

LE LOTUS

सत्त्यात् नास्ति यरो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajas de Benarès.)

FRAGMENT

D'UN LIVRE EN PRÉPARATION (1).

.....
Avant de décrire les œuvres coutumières du mage noir, et de préciser à quelles armes, à quels auxiliaires, à quelle tactique son

(1) Ce fragment est pris au vif d'un ouvrage ésotérique en préparation, qui paraîtra cette année chez l'éditeur Carré : *Le Serpent de la Genèse*, par Stanislas de Guaita.

Une introduction exposera l'objet et la division de l'ouvrage, qui comportera *trois livres de sept chapitres chacun* : soit 21 chapitres.

Un 22^e chapitre formera épilogue ; et chacune de ces subdivisions correspondra (autant que le sujet général le comporte), à l'un des 22 arcanes du Tarot égyptien.

Le Temple de Satan (livre premier), sera consacré à l'examen des œuvres spéciales et caractéristiques de *Satan* (sens vulgaire de l'emblème mosaïque : *le serpent*). On se bornera à exposer et à résumer les faits, sans chercher à en fournir une explication scientifique.

La Clef de la Magie Noire (livre II), fournira le sens caché du mythe de Satan. L'étude de la *lumière astrale* (1^{er} sens ésotérique de l'emblème) permettra de reprendre les phénomènes décrits au livre précédent, et de les analyser dans leur cause et leurs effets réels, suivant les doctrines, longtemps secrètes, de la Kabbale et de l'Hermétisme occulte.

Le Problème du Mal (livre III), sera la synthèse de l'ouvrage et exposera le 2^e sens ésotérique de l'emblème. « Principe et origine du Mal. Adam-Eve. Sa chute. Mystères du Verbe. Science du Bien et du Mal. Rédemption. Réintégration. Nirvâna. Christ douloureux, Christ glorieux. A quoi se résoud, au point de vue ésotérique, la Question sociale ? » Tels sont quelques-uns des objets dont traitera le 3^e livre.

Le Serpent de la Genèse formera un fort volume in-8, avec un frontispice et quatre figures magiques, dessinés par M. Oswald Wirth.

vouloir opiniâtre sait demander la victoire dans l'iniquité, il importe de déblayer le champ des folles hypothèses et des légendes arbitraires, afin de ne plus laisser prise aux malentendus.

Une distinction peut y suffire, mais cette distinction s'impose, et mal en a pris aux magistes qui ont cru pouvoir biaiser en face de la difficulté, trouvant plus commode en effet de broder dans les teintes neutres leur canevas scientifique, sans avoir à débrouiller de prime abord un si délicat et si voyant écheveau. D'autres ont jugé moins compromettant de trancher ce nœud gordien par une affirmation ou une négation gratuites : mais suivant qu'ils ont décidé dans un sens ou dans l'autre, ils ont vainement alarmé les simples, ou émis, au gré des savants, une allégation sans portée.

Cet insidieux point d'interrogation qui se dresse au seuil des sciences naturelles et même mathématiques, comme au seuil de la philosophie et de l'histoire, le voici nettement posé : *Le Surnaturel existe-t-il ?* — Sous la réserve de la distinction qui va suivre, notre réponse sera catégorique : Non, le Surnaturel n'est point.

Qu'on nous puisse objecter comme indéniables, et même expérimentalement constatés, des faits auxquels le langage courant accolle l'épithète de surnaturels, c'est ce qui ne saurait soulever le moindre doute. Le tout est de s'entendre sur les mots. Lorsqu'un vocable comporte ou semble comporter plusieurs sens disparates, ne convient-il pas d'adopter celui qui se réclame logiquement de l'étymologie radicale, — sans préjudice des significations figurées, qui en dérivent par une sorte de filiation légitime, et suivant les lois invariables de l'analogie ? (Principe générateur de toute comparaison comme de toute synthèse, l'analogie engendre en effet des séries successives de significations rationnelles, et qui sont aux sens purement radicaux, ce que sont les fils d'adoption aux enfants nés dans le mariage.) Revenons au mot *surnaturel*, qu'on entend communément au propre, et non pas au figuré. — Pressons-le ; d'où dérive-t-il ? — Sans conteste du mot *Nature*. — Qu'est-ce que la Nature ? — Au point de vue restreint qui nous occupe, la Nature peut être définie *Ce qui existe*, comme Dieu *Celui qui est* (1). Or donc, il serait aussi absurde d'affirmer

(1) M. de Guaita, suivant la tradition de la cabale judéo-chrétienne, ne peut s'empêcher, dans tout son article, d'anthropomorphiser « Dieu ». Cet *Innomable* à qui les bouddhistes n'oseraient même donner le nom de Dieu, car il y a un grand nombre de *Dieux* est, pour lui, dans cette phrase, du sexe *masculin*, et, chose curieuse, la Nature, elle, est *neutre*. Il est probable que l'écrivain ne peut se débarrasser des lourds plis de notre langue catholique française éminemment anti-philosophique. Dans notre prochain numéro, notre frère Amaravella exposera ces hautes questions (F. K. G.).

l'existence d'une chose ou d'un phénomène au-dessus de la nature, qu'il serait chimérique de concevoir un Être ou une Puissance au-dessus de Dieu. Si *Naturel* veut dire *qui est* (1), *Surnaturel* signifie donc : *qui est au-dessus de l'Être*, ce qui revient à dire : *qui n'est point*. — L'on sortira difficilement de là. Le vocable *Surnaturel* nous semble aussi bouffon que serait celui d'*Hyperdivin*.

Quant à nier les Essences spirituelles, et même la possibilité de rapports entre elles et les âmes humaines descendues dans la déchéance de la chair ; quant à contester la *Claire-vue*, la *Bilocation*, les *Apports*, la *Communication de pensée*, l'*Envoûtement à distance* et tant d'autres phénomènes psycho-fluidiques ou mystérieux à des titres divers, loin de nous cette prétention. Ce sont là des faits, et nous les appellerons *Prodiges*, *Miracles* même si l'on veut.

Il nous suffit d'avoir protesté contre l'interprétation irrationnelle et agnostique des exégètes qui veulent voir, dans tout phénomène de cet ordre, une infraction aux lois de la nature, une interruption arbitraire dans l'éternelle filiation des Causes et des Effets, — en un mot, la volonté actuelle de Dieu ou de ses anges se substituant aux causes naturelles, pour produire sur la matière une action immédiate, directe.

Voilà l'hypothèse absurde par excellence, et qui fait pendant (si j'ose dire), dans l'ordre des idées, au mot non moins absurde analysé plus haut.

La Providence agit sur le monde physique en suivant la chaîne d'or des intermédiaires naturels, tour à tour déterminés et déterminants ; mais jamais elle ne renverse, ou même ne contrarie dans leur mécanisme les grandes lois primordialement établies, comme des témoins à jamais incorruptibles de l'éternelle Sagesse. Que si Dieu pouvait troubler l'harmonie de ces immuables lois, il en ferait de *faux témoins*, et s'infligeant à lui-même un démenti solennel, il sèmerait la confusion, non point seulement dans l'univers sensible, mais encore et surtout dans les mondes moral et intelligible. L'inaccessible sphère des principes en serait elle-même ébranlée.

Un figuier qui soudain produirait des noix ne serait plus un figuier : de même un Principe, coërcible au point d'engendrer, sous la pression d'une Puissance quelconque, des résultats contraires à ceux qu'il fournissait dans sa libre expansion, ne serait plus un Principe. — Je vais plus loin. L'ensemble des lois absolues est comme un prodigieux engrenage, rigoureusement un

(1) Au sens de : *qui existe*.

dans sa raison d'être; un mécanisme où chaque pièce commande toutes les autres, et reçoit en retour, par une sorte d'action collective et réciproque, les vertus de l'Unité-principe. Cette réversibilité des plus diverses fonctions s'observe dans tous les systèmes cohésifs, c'est-à-dire réductibles à une rigoureuse synthèse.

Je l'ai dit : l'idée d'un Principe susceptible de variations est une idée radicalement fautive, en ce qu'elle implique, dans les termes mêmes où elle se formule, une évidente contradiction; mais en admettant pour un peu cette variation possible, telle est la solidarité des premiers Principes, que la moindre altération de l'un d'eux aurait son contre-coup dans l'univers intelligible tout entier; de là le Chaos, se propageant tout au long de la chaîne de Causalité, romprait à tout jamais l'équilibre du Ciel et de la Terre; ce serait la *Fin du Monde*, telle que, vers l'an mil, les populations terrifiées se la figuraient imminente.

La cause profonde en est dans la nature de Dieu lui-même, qui, étant l'Absolu-Raison, ne se conçoit susceptible ni d'un remords, ni d'une erreur, ni d'une hésitation, ni d'une variation quelconque dans ses volontés. Les lois préfixes sont l'œuvre de sa Sagesse: en violant une de celles qu'il a fondées dans le Principe (Be-rashith בראשית) il se nierait lui-même, car il manifesterait la mutation de l'Immuable, l'imprévoyance de l'Omniscient, les hésitations de la suprême Pensée, les tergiversations du Verbe Absolu.

..

Nul ne s'est mépris sans doute sur la valeur des quelques Principes énoncés au cours des pages qui précèdent; leur portée est incalculable, elle embrasse et domine tout cet ouvrage. Il convenait de les inscrire en tête de notre deuxième livre, au point précis où s'ouvre l'enseignement dogmatique de Haute Doctrine, après l'exposé pur et simple des faits qui intéressent notre sujet. Bien plus, au risque de prolonger très fort une dissertation qui (si tant est qu'elle paraisse étrangère à l'objet de ce chapitre), n'est pourtant un hors-d'œuvre qu'en apparence, il semble utile de courir d'ores et déjà au-devant des objections probables.

A ces deux axiomes: « *Le Surnaturel n'est point.* » — « *l'Être Absolu n'est susceptible ni d'hésitation ni de remords,* » — on opposera le récit du Déluge, d'une part; et de l'autre, ce verset fameux de la Vulgate où il est dit que le Seigneur se repentit d'avoir créé l'homme ici-bas. Pussions-nous, sans être taxés de suffisance, affirmer ici que rien n'est plus facile au monde que de

réduire à néant ces spécieuses difficultés. Que le lecteur soit arbitre.

1° *Le Déluge*, comme tous les cataclysmes généraux ou partiels, est un effet rigoureusement logique des Causes naturelles; il ne s'est réalisé en acte qu'en suivant toute la filière hiérarchique des Forces mues et motrices.

Le Verbe de Dieu, pour s'accomplir, influe sur les Lois premières sans les altérer dans leur essence :

Soit donnée une roue entée sur un axe mobile : cette roue tourne à dextre. Si je la fais tourner à sénestre, j'aurai modifié son mouvement, sans altérer en rien sa nature intime, qui est de tourner. Sa fonction n'est nullement corrompue, pour inversée qu'elle soit.

Je ne me dissimule point l'imperfection et même le ridicule de rapprochements pareils : du Sensible à l'Intelligible, comme du sous-multiple à l'Unité, toute comparaison est inévitablement défectueuse; et pourtant les analogies du Contingent sont seules aptes à faire assentir les choses de l'Absolu. — Résignons-nous donc à l'insuffisance de notre rapprochement, et le reprenons.

En fabriquant cette roue muable dans les deux sens, je m'étais réservé d'en diriger à mon caprice la rotation de droite à gauche ou de gauche à droite. — Ainsi, (pour user d'un langage exotérique jusqu'à la trivialité), Dieu s'était réservé de dilater à son gré, ou de condenser les eaux. — Comment?...

Nous touchons à l'un des arcanes de l'initiation mosaïque, et ceux-là seuls en auront l'intelligence pleine et entière, qui savent ce qu'il faut entendre par le fameux *Roûach Elohîm* (רוח אלהים) qui, dans le *Principe*, (בראשית), se mouvait en puissance de fécondité (על פני המים) sur la face des doubles-eaux.

Par son essence, ce *Roûach Elohîm* se rattache au *Roûach Hakkadôsh*, (רוח הקדוש) l'Esprit Saint, dont il est la manifestation première. En substance, il constitue ce formidable agent que les Hindous nomment *Ahasa* (le fluide pur) lorsqu'une force intelligente le dirige; mais qui, abandonné à la fatalité de son propre mouvement, devient *Nahash* (נחש), le Serpent de la Genèse, ou, pour parler sans figure, la Lumière astrale. — Dans l'un et l'autre cas, il a été appelé l'*Ame du Monde*, ainsi que nous l'expliquerons vers la fin de ce chapitre. Il est le suprême facteur de l'équilibre matériel (*Amesh*, אמש) et le glaive de la Justice ou de l'équilibre moral (*Hocq*, חק). Comme principe de l'éternelle fécondité, Moïse le fait couler à la région d'Héden sous le nom de *Phishôn* (פישון), le fleuve producteur de la création élémentaire ou *physique* (φυσικ); comme puissance générale d'individuation vitale, ce

théocrate le désigne sous l'emblème de la colombe de Noé, Jônah (יִנְיָה) (1). — Voilà ce que nous pouvons dire.

Mais le détail de ces spécifications nous entraînerait trop loin. Le problème du Déluge doit seul nous occuper pour l'heure ; tenons-nous en, quant au reste, à des généralités.

Dans le *Seuil du Mystère* (2), nous avons éclairci, d'après la tradition constante des Maîtres de la Sagesse, la triple nature de l'universel fluide, selon qu'il est considéré dans son mouvement d'expansion, *Aôd* (אֹד), dans son mouvement de restriction, *Aôb* (אֹב), ou dans le cycle intégral de son double mouvement (3) ascendant et descendant, *Aôr* (אֹר). — Si nous observons à cette heure que les eaux ont toujours passé, dans les sanctuaires du vieux monde, pour le symbole et presque l'adaptation matérielle du Principe passif et restrictif, nous ne serons pas surpris d'apprendre que les Eaux, dans leur état normal, sont comprimées, condensées et comme enchaînées (4) par une force victorieusement compressive, astringente et liante. Ce nœud statique venant à se dissoudre, il s'ensuit que les eaux obéissent à l'Agent universel de fécondité et d'expansion qui dynamise et distend toutes choses, selon la multiplication quaternaire propre au monde élémentaire. — Ce dernier agent était bien connu des anciens sages, qui lui avaient assigné pour emblème la *Pierre cubique*, qu'on retrouve à la quatrième clef du Tarot, et sur laquelle est assis l'Empereur Mystérieux, le *Rhawón* de Thôth et le *Moloch* (מֹלֶךְ) des Phéniciens, dont les Hébreux, par une simple mutation des voyelles latentes, ont fait le mot *Melech*, qui veut dire Roi.

Au retrait de l'agent passif (5) qui neutralisait la force active ou d'expansion, l'eau se dilate donc avec une extrême violence : c'est ce que Fabre d'Olivet traduit par la *Grande Intumescence* (6)

(1) Voir Fabre d'Olivet. *Langue hébraïque restituée*, tome II, p. 230.

(2) 1 vol. grand in-8, Paris, Carré, 1886.

(3) Ici l'auteur a représenté un caducée que l'imprimeur n'a pas reproduit, n'ayant pas ce signe typographique. (N. de la D.)

(4) Se rappeler la chaîne symbolique que Xerxès (dit la légende traditionnelle), fit jeter dans l'archipel indien, pour enchaîner la tempête... Voir le *Crocodyle*, poème épico-magique, par un amateur de choses cachées (*Clique de Saint-Martin*). Paris, an VIII de la République, 1 vol. in-8.

(5) Notons bien que cet agent n'est nullement passif dans son essence, mais relativement à la Force dont il contient l'activité dilatante. Il n'est passif que comme *Force de résistance*, à l'instar d'une digue où viennent se briser les flots de la mer.

(6) L'adepte Saint-Martin a écrit d'étonnantes pages sur le déluge. Il n'a garde de soutenir qu'une pluie tomba, assez abondante pour inonder toute la terre ; version ridicule, et contre laquelle proteste énergiquement le texte même du Sopher.

* Le mot hébreu מַבְּרַח, quoique signifiant *cataractes* suivant la lettre, n'est-

(אתהימבול); c'est ce que Moïse lui-même veut faire entendre plus au clair, quand il dit : — « *Et furent ouvertes toutes les sources de l'abîme potentiel* » (1).

(ונבקעי כל-מעינת הוהים)

Ainsi le Déluge s'opère par un phénomène d'ordre physique et naturel — le retrait d'une force constrictive du Cosmos et cause permanente de l'affaissement des eaux : entravée à point nommé dans sa fonction condensatrice, cette Force abandonne les masses liquides à la merci d'une Force opposée, indéfiniment multiplicatrice et dilatante.

Ce retrait décisif, qui en reste le provocateur immédiat ? — Là encore, Dieu n'agit que par l'intermédiaire des Lois préétablies. Ainsi que Fabre d'Olivet le laisse entendre à merveille, ce n'est point le Verbe de la Divine Volonté qui spontanément délie « les sources de l'abîme » : *Iod-hévé* cède à l'effort de l'*Adam terrestre* qui se débattait contre Lui; il le laisse choir, ayant retiré sa main : voilà tout. Le Règne hominal luttait à outrance pour se rendre indépendant de son Principe Céleste (2); le Créateur cède

« il pas un dérivé du verbe רבה רבב, qui veut dire : *Il a été multiplié?* » Alors le texte présente l'idée d'une action plus étendue dans l'agent qui « produit l'eau, et nullement celle d'un simple écoulement d'une eau auparavant existante. »

Saint-Martin, Tableau Naturel, Edimbourg (Lyon), 1782. — 2 vol. in-8; page 82 du tome II.

Dans ce même ouvrage, Saint-Martin expose encore comme quoi le déluge est la conséquence naturelle et fatale de la corruption des hommes, et non point une punition divine au sens coutumier du mot. Il laisse également entendre pourquoi le cataclysme évoqué par la dépravation de l'*Adam terrestre*, a choisi l'*Eau* comme instrument dévastateur.

Lire attentivement le *Tableau Naturel* et le *Nouvel Homme*.

(1) Langue hébraïque restituée; page 105, tome II.

(2) En affirmant que l'hiérogramme d'*Adam* recèle les plus profonds arcanes de l'Univers-vivant, nous n'étonnerons pas ceux qui ont fait du *Sepher Berashith* une étude sérieuse. En confrontant l'admirable traduction de Fabre d'Olivet et les révélations pantaculaires du Livre de Thoth, il n'est pas impossible de faire jaillir la suprême étincelle du vrai. Voici quelques données qui aideront à y parvenir.

Adam אדם s'écrit en hébreu : *Aleph, Daleth, Mem*.

N (1^{re} clef du tarot. Le Bateleur). Dieu et l'homme; le principe et la fin; l'Unité équilibrante.

7 (4^e clef du tarot). La Puissance et le Règne. Le quaternaire verbal. La multiplication du cube.

□ (13^e clef. La Mort). Destruction et restauration. Nuit et jour moraux et physiques; l'éternité de l'Ephémère. La passivité féminine, à la fois gouffre du passé, et matrice de l'avenir.

Analyse ternaire du Principe insondable que *Iod* manifeste en son inaccessible et synthétique unité, *Adam* est, au fond, très analogue à l'hiérogramme *Aum*, si fameux dans les sanctuaires de l'Inde.

En אדם, *Aleph* correspond au Père, source de la Trinité; *Daleth*, au Fils (que la Kabbale nomme aussi le Roi); et *Mem* au Saint Esprit, dont le corps

à regret, il s'éloigne alors qu'on voulait s'éloigner de sa face; il affranchit qui tentait de s'affranchir. Toute négative, la condamnation qu'il prononce se réduit à un acquiescement tacite.

L'homme, abandonné au tourbillon de sa corruption croissante, a fait, sans le savoir, un pacte avec la Mort: il appartient, dès lors, à la fatalité du suicide. Il appelle le Cataclysme; il l'évoque en une langue à lui-même inconnue... Malheureux! il ignore que le Cataclysme va venir. — Fabre d'Olivet est formel sur ce point: « La véritable pensée de Moïse est que l'Être des Êtres ne détruit « la terre qu'en l'abandonnant à la dégradation, à la corruption « qui est son propre ouvrage: pensée déjà renfermée dans le « renoncement dont il est question au verset 6 » (Ch. vi) (1).

2° C'est ce *renoncement* que j'ai précisément choisi, comme deuxième exemple des objections qui pourraient m'être faites. Ici j'aurai recours encore à Fabre d'Olivet, dont les explications doctrinales, souvent bien sommaires, ont pour elles toujours d'une netteté et d'une correction parfaites. Les notes qui criblent sa traduction du texte hébreu de Moïse répugnent aux commentaires ésotériques proprement dits; elles portent de préférence

ésotérique, dévotateur et fécondateur à la fois des formes transitoires, fait fleurir la Vie (intarissable et inaltérable en son essence), sur le fumier changeant du *Devenir*.

J'ai dit qu'אָדָם est l'analyse cyclique du principe dont י est la Synthèse inaccessible.

Un simple calcul de Kabbale numérique va confirmer mon affirmation: Traduisons les lettres en chiffres (Méthode tarotique):

$$\begin{array}{r} \text{א} 1 \quad \text{ד} 4 \quad \text{ם} 13 \\ 1 + 4 + 13 = 18. \quad \text{—} \quad \text{En } 18, 1 + 8 = 9 \end{array}$$

En Kabbale numérique absolue, le chiffre analytique d'Adam est donc 9. — Or, nous obtenons 10 en ajoutant à 9 l'unité spécifique qui ramène le cycle à son point de départ et clôt l'analyse dans la Synthèse — et 10 est le chiffre correspondant à la lettre *Iod*: ce qu'il fallait établir.

Le vocable hiéroglyphique אָדָם représente donc l'évolution nonaire du cycle émané de י, et qui se clôt en 10, en retournant à son point de départ. Principe et fin de tout, Iod éternel, révélé dans sa forme d'expansion *tertriane*.

Allons plus loin.

Nous avons donc le droit (en notant d'ailleurs qu'Adam diffère de Iod ou de Wodh comme l'ensemble des sous-multiples différent de l'Unité), nous avons le droit de dire, poursuivant nos analogies:

Si Adam est égal à 1,

Adam-ah = 1-ah; et Adam-Eve = 1-évé

Hé ה représente la Vie Universelle, la Nature-Naturante; יי représente donc י uni à la Vie, et אָדָם, Adam uni à la Vie. — C'est, à deux degrés différents, (en tenant toujours compte de la distinction notée plus haut) l'union de l'Esprit et de l'Âme universels.

Enfin, en יייה comme en אָדָםהיה, Vau י figure la fécondité de cette union; et le dernier ה symbolise la Nature-naturée (issue de la Nature-naturante engrossée par le Principe mâle).

Les quatre lettres de יהיה symbolisent le quaternaire de *Mercavah*; les six lettres d'Adam-Eve אָדָםהיה, le sénaire de *Bereshith*.

(1) *Langue hébraïque restituée*, tome II, p. 190.

sur l'analyse grammaticale et hiéroglyphique — recherches qu'un vocabulaire radical, placé à la suite de son admirable grammaire, permet de pousser assez loin... Penseur et savant dont l'érudition prodigieuse ne le cède qu'à une modestie et une conscience d'un autre âge, Fabre d'Olivet a su pénétrer fort avant dans la crypte des sanctuaires écroulés, jusqu'au tabernacle des plus mystérieux arcanes. Peut être l'occasion nous sera-t-elle fournie de le consulter plus d'une fois encore ; aussi avons-nous eu à cœur de le saluer ici, comme une autorité de premier ordre.

Fermons cette parenthèse pour retourner à notre controverse.

La première objection supposée aurait eu pour but d'invalider nos principes, en opposant à notre dénégation formelle un exemple évident des grandes lois naturelles violées. Le Déluge, en effet, tel qu'assez communément on se l'imagine, constituerait un cas d'impossibilité physique : mais nous croyons avoir montré, d'une sorte assez concluante, que dans la production de ce phénomène anormal, rien n'autorise à voir une action directe de la Volonté Divine sur l'Univers sensible, mais un effet nécessaire des causes naturelles, agissant, il est vrai, sous l'impulsion de la Providence, sans que les Lois premières en souffrent la moindre atteinte.

C'est à la conception d'un Dieu invariable dans ses desseins, exempt de toutes passions, incapable de tout remords, que s'attaquerait la seconde objection prise pour exemple. Ici, comme tout à l'heure, les apparences militent contre nous : et le texte sacré, *tel que le traduit saint Jérôme*, légitimerait sans conteste l'idée d'un Dieu grossièrement anthropomorphe. Mais il faut voir quels mots hébraïques le fougueux père de l'Église rend par : « *Pœnituit eum quod hominem fecisset in terrâ* ; Il (Iod-hévê) se repentit d'avoir créé l'homme sur la terre. »

Nette est cette traduction, mais le texte authentique de Moïse ne l'est pas moins, et malheureusement il ne dit rien de tout cela :

וַיִּנְחַם יְהוָה כִּי־עָשָׂה אֶת־הָאָדָם בְּאָרֶץ

c'est-à-dire, mot à mot, selon le savant d'Olivet : — « *Et il renonça-entièrement* (il se reposa du soin), *IHOAH, à-cause de-quoi il-avait-créé l'ipséité d'Adam* (l'homme universel) *en la terre.* (1) » Ou, en bon français : — « *Et Ihoah renonça entièrement au soin conservateur qu'il donnait à l'existence de ce même Adam, sur la terre.* (2) »

L'analyse radicale du mot *Inachem* (יִנְחַם) prouve, en effet, qu'il ne peut signifier *se repentir* qu'en un sens absolument détourné, contre lequel protestent à l'envi le contexte de Moïse et l'idée très haute et très philosophique des initiés de Mitzraïm et

(1) et (2) *Langue hébraïque restituée*, tome II, pp. 183 et 330.

d'Israël, touchant l'Être des Êtres : « Le verbe נָס , généralisé « par le signe collectif נִס , signifie proprement *renoncer-entièrement, cesser tout-à-fait, se désister, déposer un soin, abandonner une action, un sentiment...* Dieu ne se repent pas, comme « le dit saint Jérôme ; mais il *renonce, il délaisse* ; tout au plus, il « *s'irrite.* » (1)

Si d'Olivet avait poursuivi l'interprétation raisonnée de la Genèse au delà du dixième chapitre, on se demande quels accents il eût trouvés pour flétrir les interprètes à coup sûr plus mystificateurs que naïfs, qui, lors de l'incendie des cinq villes immondes (2), métamorphosent à la lettre la femme de Lot en une statue de sel ! Il faut être bien généreux vraiment pour prêter à Moïse ces géniales trouvailles ; mais alors qu'on jouit d'une aussi féconde imagination, se dérober de la sorte à la gloire de ses découvertes, c'est pécher par excès de modestie.

Par une métaphore aussi hardie qu'expressive, nous disons volontiers : *pétrifié de stupeur, ou de crainte.* Même, il nous advient d'écrire, sans spécifier davantage : *j'en restai pétrifié sur place...* ou même à la rigueur : *cette pétrifiante nouvelle en fit une statue.* — Coutumières en français jusqu'à la banalité, de pareilles figures seront-elles jamais prises au pied de la lettre ? Nul n'y songe. — Or, n'est-il point dans le génie de la langue hébraïque d'écrire, par un trope rigoureusement analogue : *Salifié de terreur ?* ou quelque autre expression du même goût ?

Ce rapprochement s'impose à tel point que, voulu ou non, l'aveuglement des interprètes de Moïse reste incompréhensible...

Au demeurant, pourquoi ne pas semer l'absurde à pleines mains ? Le miracle n'est-il pas là pour légitimer l'impossible au gré des simples, et l'expliquer définitivement, en le proclamant à jamais inexplicable ? Mettons vite en avant ce *Deus ex Machinâ* qui descend du ciel à point nommé, pour la pleine satisfaction des esprits les plus difficiles à satisfaire !

Le Miracle ! au détour de toutes les pages d'Exégèse nous le

(1) Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, tome II, p. 185-186.

Qu'on remarque bien. C'est « l'Être des êtres » que cette cosmogonie fait *s'irriter*. Etant donné ce bonhomme à barbe blanche, nous ne comprenons pas que les commentateurs tiennent tant à faire savoir qu'il *ne se repent pas*. (F. K. G.)

(2) Là, comme partout dans la Genèse, tout l'intérêt du récit réside dans l'intelligence des significations symbolique et hiéroglyphique. — Ce n'est pourtant pas une raison suffisante pour autoriser le traducteur à enluminer le sens littéral d'un merveilleux aussi grotesque !

retrouvons, invariablement revêtu de cette signification hybride et agnostique, si révoltante pour le bon sens, et si contraire à l'idée que les adeptes d'Égypte et de Chaldée s'étaient faite des phénomènes mystérieux, théurgiques ou magiques.

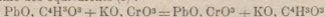
Qu'était-ce qu'un prodige aux yeux de ces sages du monde antique ? (1) — Un effet naturel, dont la cause nous échappe ; un phénomène imprévu, qui ne viole en apparence une loi bien vérifiée, que pour obéir à une autre loi moins connue, d'un ordre supérieur et plus général.

∴

Les sciences naturelles nous fournissent de ces exemples à foison.

Lecteur ami, pour peu que tu sois chimiste à tes heures de loisir, tu n'ignores pas le principe qui trouve au laboratoire une si fréquente application ; je veux parler de la loi de double décomposition des sels : Lorsque la base de l'un peut former avec l'acide de l'autre une combinaison insoluble ou très peu soluble, il se produit, à l'instant même du contact (2), un échange réciproque.

Soient mélangées deux solutions filtrées, l'une d'acétate de plomb, l'autre de chromate de potasse. L'échange est immédiat : abandonnant la potasse, l'acide chromique se combine avec l'oxyde de plomb, pour former un chromate insoluble qui se précipite instantanément, sous l'aspect d'une poudre jaune. — D'autre part, l'acide acétique, saturant la potasse, engendre un sel hygroscopique, et qui reste en dissolution dans la liqueur. Soit, selon le système des équivalents (3) :



Jusqu'ici, nulle difficulté. — Mélons cette fois une solution d'io-

(1) Nous employons indifféremment ici deux vocables qu'une nuance distingue : *Prodige* et *Miracle*.

Le *Prodige* est laïque : Cagliostro faisait des prodiges.

Le *Miracle* affecte un caractère plus religieux et plus grave : Jésus-Christ faisait des miracles.

Quant au mot *Prestige*, il s'applique de préférence aux tours de passe-passe, aux *trompe-Pail* de pure habileté. Cependant *Prestige* s'emploie aussi comme synonyme de *Prodige*, mais toujours en mauvaise part.

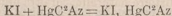
(2) Il s'agit, bien entendu, de deux sels en dissolution dans l'eau : car ce n'est qu'à la faveur d'un véhicule liquide, ou d'une trituration fort intime, que les deux sels susceptibles de double décomposition peuvent se pénétrer moléculairement, de sorte que l'échange soit complet et non partiel.

(3) La notation atomique ne nous étant point familière, nous avons recours à celle des équivalents. Nous réduisons d'ailleurs les formules à leur plus simple expression.

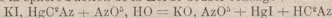
dure de potassium à une autre de cyanure de mercure : l'iode, formant avec le mercure un protoiodure presque insoluble, il s'ensuit qu'aux termes de la loi ci-dessus énoncée, l'échange se doit faire aussitôt. — Il n'en est rien : au lieu du précipité rouge-écarlate que nous attendions, une cristallisation spontanée; incolore, se forme sous nos yeux dans le liquide, et dépose lentement au fond du vase ses paillettes nacrées et légères.

Une loi supérieure est intervenue : celle de la formation des sels doubles ; loi d'une application moins fréquente, et dont l'examen, d'ailleurs hors de propos, nous entrainerait trop avant dans des spéculations abstraites.

Bref, l'échange ne se fait point ; les deux sels se combinent pour n'en plus former qu'un seul : le cyanhydrargirate d'iodure de potassium.



Dans ce sel double, le cyanure de mercure joue le rôle d'acide complexe, et l'iodure de potassium celui de base composée. Et il faut une goutte d'un acide quelconque, — l'acide azotique par exemple, — pour briser la cohésion chimique du sel double, et refouler (si l'on peut dire) les deux sels primitivement mélangés dans la sphère d'action de la Loi de double échange :



Subitement oxydé, le potassium de l'iodure s'unit à l'acide azotique, avec lequel il a le plus d'affinité : l'iode, libre dès lors, attaque le mercure, pour former avec lui l'iodure écarlate qui se précipite au fond de l'éprouvette. — Enfin l'odeur d'amandes amères qui se développe est due à la production de l'acide prussique, engendré par l'union du cyanogène avec l'hydrogène contenu dans l'eau d'hydratation de l'acide azotique, laquelle eau a déjà cédé son oxygène au potassium naissant, dont ledit acide s'est emparé.

Cet exemple est significatif : pour qui ne connaîtrait pas la formation des sels complexes, l'expérience ci-dessus paraîtrait une stupéfiante anomalie, une violation vraiment inexplicable de la loi de double décomposition des sels.

Les prodiges sont tels : phénomènes d'exception, qui refusent de se ranger sous l'empire d'une loi donnée, bien connue des savants ; pour le motif assez simple qu'ils relèvent d'une loi supérieure, ignorée ou méconnue desdits savants.

« Pas de loi sans exception... » Qui ne connaît ce proverbe,

paradoxal en théorie, très juste en pratique? L'intuition populaire ne se trompe guère au fond : elle formule parfois sa pensée en termes gauches et même inexacts ; mais cette pensée est souvent profonde, et toujours elle est juste.

Toute importante découverte fait rentrer dans l'ordre des phénomènes rationnels quelque fait miraculeux au sentiment des naïfs, et que la science officielle niait obstinément jusqu'alors, faute de pouvoir l'expliquer.

« *Il n'est pas de science occulte*, dit admirablement M. de Saint-Yves ; *il n'y a que des sciences occultées.* »

Un autre exemple, qui relève à titre égal de la Chimie, de la Physique et de l'Histoire naturelle, paraîtra plus frappant encore : il s'agit d'un phénomène dont la science des Universités serait fort inhabile à justifier la production.

C'est un fait tangible, patent, et que chacun peut vérifier sans peine. Mais, pour en donner la raison, pour en démontrer le mécanisme, il faut de toute nécessité recourir aux lumières traditionnelles des maîtres de la Sagesse ésotérique.

Nous allons surprendre et saisir sur le vif *la Force de Création* (1) : nous verrons la matière se produire de toutes pièces sous nos yeux, au grand jour de l'examen scientifique ; et cela dans des conditions de contrôle expérimental à confondre tout contradicteur par l'évidence, et à paralyser toute velléité d'« ergotage » sur les lèvres du plus fougueux défenseur de l'axiome fameux : « *Rien ne se perd, rien ne se crée* (2). »

— Parlez-vous sérieusement? Ce serait à n'en pas croire ses yeux...

— Soit! libre à vous...

(1) Un bon prêtre à qui nous faisons cette démonstration, s'écria dans les transports d'une naïve allégresse : « *Voilà ce qui s'appelle prendre le bon Dieu la main dans le sac.* » L'exclamation nous paraît belle, dans sa trivialité, et digne d'être conservée.

(2) *Rien ne se perd, rien ne se crée...* Cet axiome n'est faux d'ailleurs qu'appliqué exclusivement à la matière. *Ex nihilo nihil*, disaient les anciens sages, et ils avaient raison : le néant n'engendre pas. — C'est-à-dire que tout être sort d'un principe réel, positif et non abstrait. *Créer*, c'est tirer d'un principe occulte, comme nous l'expliquons plus loin ; mais ce n'est pas *faire de rien*. *Ex nihilo nihil*.

La *substance absolue* engendre éternellement la *matière transitoire*. Celle-ci se livre à d'innombrables métamorphoses jusqu'au jour où elle rentre dans son principe : la *matière physique* redevient *substance hyperphysique*.

En ce sens, qui n'est point celui de la science moderne, l'axiome contesté se soutient.

— D'ailleurs, c'est impossible!

— Ma réponse pourrait être celle d'un adepte contemporain, dans des circonstances analogues : « Je ne soutiens pas que ce soit possible ; j'affirme que cela est. » A peu de frais, vous pouvez vous en convaincre.

Un kilogramme de soufre en fleur, lavé avec soin ; quelques litres d'eau distillée ; quelques grammes de semences de cresson vous en fourniront l'irrésistible preuve : ces objets peu cabalistiques vous pourront servir, au besoin, d'arguments péremptoirs pour réduire au silence les plus obstinés positivistes de France et de Navarre. Songez-y bien cependant, cet honneur n'est point sans péril : si loyalement que vous expérimentiez, ils vous traiteraient d'escamoteur...

Étendez votre fleur de soufre (1) en une couche égale de moyenne épaisseur ; semez-y vos graines, et les arrosez exclusivement d'eau distillée : les semences ne tarderont guère à germer, les tiges à grandir, et bientôt vous pourrez faire votre première cueillette de cresson. Quand un certain nombre de récoltes successives vous aura fourni tiges et feuilles en abondance, incinérez toute cette substance végétale : vous obtiendrez facilement ainsi une quantité de sels fixes dépassant de beaucoup le poids des graines semées. Quelle ne sera pas votre surprise, en soumettant à l'analyse chimique cette cendre végétale, d'y trouver de la potasse, de l'alumine, de la silice, de la chaux, des oxydes de fer et de manganèse, combinés pour une part aux acides carbonique, sulfurique et phosphorique, — et à l'état libre pour l'autre part ! Ainsi, pour passer sous silence les corps volatils ou décomposables évaporés au cours de la calcination, vous y constaterez la présence d'un assez grand nombre de corps simples, métaux et métalloïdes, les mêmes exactement qui se retrouvent dans la cendre du cresson normal (2) poussé en pleine terre et en pleine eau, et dont les racines adhèrent au lit même d'une source ou d'un ruisseau.

La présence de l'oxygène et du carbone s'expliquent assez par elles-mêmes : gorgées d'eau distillée, les racines se sont assimilées l'oxygène ; les feuilles ont aspiré l'acide carbonique de l'air et retenu le carbone. Quoi de plus simple ? — Mais le silicium ?... Le

(1) L'expérience réussirait aussi bien si l'on remplaçait le soufre par de l'Oxyde de plomb, de la Silice pure ou une autre substance poreuse, inerte et insoluble dans l'eau.

(2) Les savants Schrader, Greff et Braconnot ont vérifié le fait, et le confirment (Voir le livre très remarquable de Chaubard : *L'Univers expliqué par la Révélation*. Paris, 1841, in-8, p. 301).

soufre n'en contient pas plus que l'eau distillée. Serait-ce l'atmosphère qui aurait servi de véhicule à ce métalloïde ? — C'est bien improbable : l'air ne peut guère servir de véhicule qu'à des gaz, et je ne sache pas que le silicium forme, avec d'autres corps simples, des combinaisons gazeuses... Si cependant, il y a le fluorure de silicium. Mais, outre que la nature n'est pas très riche en foyers de réaction propres à lui donner naissance, c'est un gaz fort corrosif, désorganisateur des tissus végétaux, et toute plante aspirerait la mort avec ses effluves. — L'on ne justifierait pas avec beaucoup plus de succès la présence, dans l'air, des composés volatils du soufre et du phosphore : toutefois, il n'y a point là d'impossibilité matérielle, a priori.

Mais ce qui est une hypothèse bien ingrate et dure à admettre en ce qui concerne ces trois métalloïdes : soufre, phosphore, silicium, devient une supposition radicalement absurde, pour expliquer la présence, dans les cendres de cresson, d'autres corps simples, tels que le fer, le manganèse, le calcium et l'aluminium, car ils n'entrent dans aucune combinaison gazeuse ou volatile à la température ordinaire.

— D'accord, mais les graines en contiennent.

— Je le veux bien, et j'attendais l'objection. — N'avons-nous pas dit que le poids des cendres obtenues en calcinant les tiges et les feuilles dépassait de beaucoup celui des graines semées dans la fleur de soufre ? — D'ailleurs, c'est cinq grammes de graines de cresson, que vous aviez semé, n'est-ce pas ? Eh bien, calcinez cinq grammes des mêmes graines, et soumettez la cendre aux analyses qualitative et quantitative : si vous y découvrez *des traces* des mêmes corps simples, sera-ce en poids égal à celui des éléments que nous offrent les résidus abondamment produits par l'incinération des tiges et des feuilles récoltées à diverses reprises sur les mêmes pieds ? — Non, n'est-ce point ?..

Alors vous voici claquemurés dans ce dilemme : *Ou ces métalloïdes et ces métaux se sont formés inexplicablement de toutes pièces, — tranchons le mot : ont été créés sous vos yeux, — ce que votre science déclare impossible à priori ; ou bien, vous en êtes réduit à admettre le phénomène taxé par vous de suprême absurdité, dans le magistère des alchimistes : la multiplication substantielle des corps soumis aux lois de la densité (1).*

(1) Pour la multiplication de la Pierre philosophale, voir *Raymond Lulle*, Flamel, et tous les alchimistes.

Henri Khunrath est aussi clair que formel sur ce point dans son *Amphitheatrum Sapientiæ æternæ*.

Nous serions fâché qu'on se méprit sur les sentiments qui nous animent : il en est dont l'imputation nous serait douloureusement sensible.

Nul plus que nous ne professe pour la science moderne une admiration sincère et enthousiaste : et si ses méthodes d'induction nous semblent insuffisantes parfois, si ses divulgations sans réticences sont à nos yeux le comble de la témérité confinant au crime (1), elle n'en est pas moins pour nous l'incarnation contemporaine d'une des plus vénérables déesses du monde intelligible. Elle est invulnérable et magnifique dans la sphère positive dont elle s'est tracé les limites à elle-même : là, nul obstacle n'a pu l'émouvoir ; nulle Puissance n'a été capable d'entraver son essor. Deux infinis s'ouvraient devant elle ; ni les sombres profondeurs de l'empire des étoiles, ni le mystère impénétrable et troublant dont s'enveloppent les univers d'atomes organiques gravitant dans une goutte d'eau, n'ont intimidé son zèle ; étoile par étoile, atome par atome, elle a entrepris cette double conquête. Chaque jour, elle s'enorgueillit d'une victoire nouvelle, infatigable, elle refoule dans les deux sens, la frontière de l'Inconnu.

Mais, répétons-le : pour tout ce qui ne rentre pas dans son domaine strictement positif, elle se déclare incompétente. Les faits seuls l'intéressent ; elle les accumule sans discernement, parfois sans distinction ; fidèle à sa méthode analytique, elle encombre des gerbes mêlées de sa moisson les greniers de la mémoire humaine. Mais jamais elle n'atteint à la vraie Synthèse : car, on n'y peut remonter qu'en pénétrant au-delà du sensible, en allant plus loin que les faits.

Cet archange du monde contemporain n'a pas d'ailes. Colosse invincible, comme Antée, quand ses pieds touchent à la terre, adieu sa force prodigieuse, et son initiative sagace, et sa pénétrante intelligence, pour peu qu'elle s'élève à quelques pieds du sol. Sur ce champ de bataille, l'adversaire la sait vaincue d'avance : en vain se débat-elle, défaillante, presque inanimée, dans une lutte inégale, faute d'avoir pu retremper son énergie au sein maternel de Déméter. — Sœur d'Antée, enfant de la terre comme lui, la science moderne attend son rédempteur, le second père de qui elle doit naître à nouveau, enfant du ciel.

En matière d'investigations positives, elle n'a pas son égale :

(1) Quand il ne s'agit que de théories métaphysiques, nous admettons toutes les franchises ; mais dès lors qu'il est question de livrer la préparation de produits redoutables, comme la *Nitroglycérine*, l'*Acide Cyanhydrique* ou l'*Iodure d'azote*, la « probité scientifique » est à notre gré une dangereuse bavarde, et voilà tout.

autant la dire infallible. Mais on la voit soudain frappée d'impuissance, lorsqu'un problème d'ordre intelligible se pose devant elle; parfois même, comme nous venons de le voir, acculée à un de ces problèmes mixtes (tels que la genèse de la matière, dans certains cas anormaux de croissance organique, chez l'animal ou chez la plante), elle se tait ou balbutie.

Mais où trouver une justification plausible de notre phénomène de prodigieuse végétation, si l'Académie des Sciences nous laisse en vain frapper à sa porte?

Peut-être serons nous plus heureux, en abordant, au seuil de leur humble retraite, ce rabbin décrié qu'on dit versé dans la sorcellerie, ou ce vieux chanoine sauvage et sédentaire qui passe pour un maniaque renforcé. Un même souci cloître l'Israélite et le Chrétien dans une solitude laborieuse; une même réprobation les enveloppe dans un injurieux abandon. On tremble devant l'un, et l'autre fait pitié. Les gens du peuple les évitent tous deux; mais l'un et l'autre s'en consolent: à vivre en un monde meilleur, ils ont perdu la souvenance des amertumes de celui-ci. Persécutés de leurs pairs et de leurs supérieurs hiérarchiques, ils ont tu jusqu'au cri de la conscience opprimée, désappris jusqu'à la protestation du dédain.....

Que nous interroignons le Sémite ou le Chrétien, la doctrine s'affirmera la même, en un langage presque identique. Et ce sera l'Esotérisme vivant de l'antique tradition judéo-chrétienne qui par leur bouche nous répondra:

« Oui, la croissance du végétal, dans les conditions d'isolement que vous dites, est un fait mystérieux pour la science positiviste, une réalité inexplicable à jamais pour les philosophes qui soutiennent l'éternité de la matière: car nous sommes en présence d'un *transfert de puissance en acte*; en un mot, il y a eu *création*. »

Chanoine ou rabbin, ainsi répondrait le vieux Kabbaliste, qui ne manquerait pas d'invoquer, à l'appui de sa décision, la Doctrine Secrète transmise jusqu'à nos jours d'adepte en adepte, et par voie strictement orale. Or, ce qu'il exposerait de vive voix, en termes généraux et sous la garantie du secret juré, le lecteur va le trouver ici-même, sans réticence et par écrit.

J'ai parlé de *création*. Je n'ai garde d'attribuer à ce mot le sens irrationnel si cher aux théologiens d'un autre âge. Avec les initiés de l'ancien monde et les philosophes du nouveau, je répète : *Ex nihilo nihil, le Néant n'engendre pas.*

Moïse, au premier verset de sa Cosmogonie, exprime hiéroglyphiquement le vrai sens du mot *créer* : « בראשית ברא אלהים. *In-principio creavit Deus-deorum...* » Le mot ברא, (*Bará* creavit), ouvert à l'aide des clefs de Salomon, manifeste le sens ésotérique suivant : « Paternité (ב), du-mouvement-actif-producteur (ר) de-l'Existence potentielle-à-la-millième-puissance (ס) » C'est-à-dire : « Production du mouvement extériorisateur, qui fait passer du principe absolu à l'essence radicale, susceptible à son tour de multiplication divisionnelle, dans la genèse des individus. »

Tous les êtres se créent donc par série d'extériorisations successives :

1. L'irradiation féconde du verbe les détermine en *Principes*; et c'est la première étape.

2. Du Principe, ils passent à l'Essence ou Puissance d'être générique : seconde étape.

3. C'est à ce degré de réalisation, c'est parvenus à cette modalité flottante entre la Principiation et l'Existence, que l'être s'individualise en centres d'activité potentielle. C'est la Puissance d'être germinale : troisième étape.

Pour compléter ces données occultes si délicates à saisir, il nous reste à indiquer le rôle de la Vie, dans cette filiation d'êtres virtuels. Reprenons.

Ainsi, dans l'expansion du Verbe créateur, la Vie, (qui lui est indissolublement unie), ne se conçoit qu'Universelle, et, si j'ose dire, sans destination particulière.

Mais, à cette fin d'animer et d'évertuer les Principes des êtres, la Vie s'impose une première particularisation. Elle épouse ces principes ou types absolus, et de leur union, sont engendrées les Essences.

Puis pour vivifier à leur tour les Êtres déterminés en Essences (ou puissances d'Être génériques), la vie subit une deuxième particularisation.

Enfin les sous-multiples génériques de la Vie (ou Essences), se spécifiant en d'innombrables germes individuels, deviennent les centres d'activité potentielle dont j'ai parlé : troisième particularisation.

En chacun de ces centres, se manifeste alors un Moi plus ou moins instinctif, indéfiniment perfectible, mais non encore conscient : ce Moi, c'est l'affirmation individuelle de chaque germe : son âme de vie particulière.

Là est la Genèse animique et biologique, la *Genèse d'ordre intelligible*. Est-il besoin de noter que la *Genèse d'ordre sensible* en est distincte, et affecte, si l'on peut dire, une direction tout inverse? — Le germe est le point de rencontre des deux lignes (verticale-active et horizontale-passive); c'est le nœud d'union de la Matière et de la Vie, du monde élémentaire et du monde hyperphysique; c'est la cellule organique où s'emprisonne l'âme vitale: c'est, en un mot, l'atome inerte qui tressaille et s'anime, microscopique sanctuaire; tabernacle d'amour où se célèbre et s'accomplit, des milliards de fois par seconde, le mariage vivificateur du Ciel et de la Terre!

Si nous examinons le *germe* (1) dans les phénomènes de sa production et de sa croissance, il est clair que nous le supposons placé dans des conditions de développement possible, et même favorable: car l'âme vitale où dort l'Esprit latent s'incarne dans le corps le mieux disposé pour la recevoir: et si, primordialement, lorsqu'il n'existait point encore de matière organisée, les âmes de vie ont dû nécessairement féconder la matière inerte, pour créer la cellule, il n'en saurait plus être ainsi de nos jours, où ces énergies individuelles infléchissent de préférence leur mouvement germinal à des cellules organiques, appartenant à un être de race identique à la leur (2). — C'est la *loi de filiation*, chez les animaux comme chez les plantes: nous en négligeons à dessein l'exposition raisonnée, qui nous détournerait du sujet principal, pour nous entraîner hors du cadre de ce chapitre.

Or donc, étant données ces conditions de formation possible, — dans un végétal par exemple, — dès que l'âme a individualisé l'atome qu'elle anime et féconde, elle obéit à son instinct de conservation, et groupant autour de la molécule centrale d'autres atomes, dont l'aggrégation forme une sorte de chrysalide protectrice: en cet état, le germe cuirassé constitue la *graine*, qui tend à se détacher de la plante-mère. — Vient le jour où, mûre pour une existence individuelle, elle rompt le dernier lien qui la rattachait à la tige maternelle, et la faisait participer encore, dans une mesure moindre de jour en jour, à la vie collective.

(Je passe, en tout ceci, les détails techniques et topiques; j'ometts la description des phases de la croissance — variables d'espèce à espèce — pour n'esquisser que le schéma essentiel de la formation. La première botanique venue suppléera copieusement à ce que ces

(1) Végétal ou animal.

(2) N'oublions pas que ces âmes de vie sont spécialisées, et appartiennent nécessairement à une race déterminée.

pages, trop délibérément synthétiques, peuvent présenter d'insuffisant pour les esprits méticuleux, ou même d'irritant pour les amateurs d'une analyse ponctuelle et suivie. — Le lecteur est prié de ne pas perdre de vue qu'il ne s'agit de rien ici, sinon de quelques données de Biologie occulte, accidentellement tangentes à l'objet de ce livre.)

En somme, que penser de cette force inconnue, qui, après avoir élu domicile dans une cellule organique, attire, groupe, et assimile à soi les atomes avoisinants, pour s'en faire un corps de défense ? Car — chose bien digne de notre attention ! — ce n'est pas la plante fécondée qui concentre sa vitalité sur un point, afin de former la semence qui doit perpétuer sa race : c'est le germe animique de la future graine (énergie potentielle déposée, j'en conviens, dans un terrain organique approprié pour la recevoir) (1) ; c'est ce germe — aimant mystérieux et invisible — qui centralise à son profit les éléments dont il a besoin, qui les distingue, les sélectionne, se les approprie, pour se constituer lui-même en semence parfaite.

Pareillement, c'est le fœtus qui attire à soi, et non la mère qui fait affluer vers le fœtus, (2) les matériaux organoplastiques requis pour la formation de son corps de défense.

Il en est de même encore des kystes, cancers et autres excroissances de nature analogue : c'est d'eux-mêmes qu'ils se forment ; leur développement matériel est actif, nullement passif.

Germes végétaux ou animaux : la graine, le fœtus et le polype en voie de formation se façonnent eux-mêmes, selon le vouloir instinctif inné en eux, puissance efficiente et qui tend à se réaliser en acte — sauf à emprunter autour d'elle tous les matériaux indispensables à cette réalisation.

L'âme de vie collective, universellement distribuée aux trois règnes de la nature (3), est nommée par Moïse *Nepesch ha-Haïah*

(1) Ou, pour préciser, dans l'ovaire dont le pollen a fécondé les ovules.

C'est donc dans chaque ovule, qu'il faut voir (après la fécondation), le microscopique sanctuaire dont nous avons parlé ; le nœud d'union de la matière et de la vie ; le point d'intersection des deux lignes (verticale-active et horizontale-passive), symboliques des deux genèses complémentaires : l'intellectuelle et la sensible.

(2) J'entends ici par fœtus la volonté obtuse et instinctive de ce fœtus, comme j'ai entendu par germe la force instinctive analogue, l'étincelle de vie spécifiée qui anime le germe. — Tout cela se conçoit aisément : fort ignorant de la terminologie coutumière aux naturalistes, je sens très bien qu'il leur serait facile de me susciter mainte querelle de mots.

(3) Les minéraux ont également une vitalité, et même une âme latente ; la cristallisation est un phénomène aussi fatalement instinctif que la croissance

נפש החיה (1), en tant qu'on la considère dans son essence homogène; et *Iónah* יונה, en tant que Souffle biologique apte à se spécifier d'abord, puis à s'individualiser en d'innombrables sous-multiples, pour former ces *Potentialités d'assimilation et d'auto-création*, qui sont l'étincelle vivante et le vouloir instinctif de toutes les créatures en voie de développement organique.

Mais sur quel modèle, sur quel patron, cette étincelle vitale et vivifiante façonnera-t-elle un corps qui lui soit approprié? Ceci, (comme nous l'avons vu) dépend du *Principe* (Puissance virtuelle d'ordre supérieur), qui, spécifiant la Vie dans chaque cas, l'a déterminée en une *Essence vivante* particulière, ou *Puissance d'être générique*.

Ces *Principes* sont les *types* immortels et préfixes de chaque espèce végétale ou animale. — Ce sont eux (nous le savons déjà), qui particularisent et façonnent la Force universelle de vivification, *Iónah*. De l'Union première du Principe radical et d'*Iónah*, naît donc l'incorrupible *Essence* de chaque espèce. Enfin cette *Essence*, puissance d'être collective, engendre la multiplicité des *individus virtuels instinctifs*, auxquels il sera donné d'élire et de rassembler autour de soi, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, tous les éléments dont ils ont besoin pour se réaliser en acte dans le monde physique.

A ces *Types* radicaux, à ces *Principes* spécificateurs des races, les anciens Kabbalistes (?) attribuaient le nom d'*Imagines*, vocable dont l'interprétation s'altéra depuis. — Quoique le vulgaire pense

des plantes. Nous n'avons gardé le silence sur la *vie minérale* qu'en raison de l'étendue déjà exceptionnelle de ce chapitre. La Biologie minérale eût nécessité des commentaires ésotériques très développés; nous avons dû garder le silence sur cet important problème, que nous aurons sans doute l'occasion de résoudre ailleurs.

Un mot seulement à ce sujet: nous disons que les *Énergies* potentielles autour de qui se groupent les atomes nécessaires à la formation des corps, existent également chez les êtres des trois règnes; notons néanmoins que dans les règnes minéral et végétal, ces énergies ne sont pas libres, ni vraiment volontaires, mais bien soumises à la toute-puissance du *Destin*; tandis que, dans le règne animal, la *volonté* se manifeste déjà (quoique bien faiblement!) dans un sens qui n'est pas toujours celui du *Destin*. — Enfin le *règne hominal* (qui vaut d'être classé à part) n'est plus que partiellement soumis à la fatalité du *Destin*. Les *Énergies* potentielles du genre humain sont libres dans une notable proportion; elles jouissent d'une *Volonté* réelle et se constituent une enveloppe matérielle à leur image individuelle; le *Destin* ne les lie qu'en les assujettissant aux formes générales de la race.

La *Providence* elle-même peut avoir une influence sur le développement du fœtus humain, et cela est un grand mystère.

(1) Les Kabbalistes donnent aussi ce nom de *Nepheesch* נפש à la vitalité individuelle, par opposition à *Roûach* רוח l'âme — et à *Neshamah* נשמה, l'esprit.

(2) Suivant les Kabbalistes modernes, le *type* (ou *Imago*), descendant du ciel au moment de la conception, est empreint du caractère individuel; il sert en

de ces étalons des espèces, se sont en effet les *Images*, les patrons intelligibles sur quoi se déterminent et se modèlent les exemplaires individuels.

Résumons-nous : le *Type* ou l'*Image* — force active — pénètre et féconde la Vie universelle hyperphysique ou Iónah — force passive. — Les *Essences*, qui résultent de cet hymen, engendrent à leur tour des germes spécifiés, c'est-à-dire des individus déterminés en puissance d'être.

Telle est, en quelques mots, la *Genèse vitale des Germes*, bien distincte, encore un coup, de la *Genèse apparente ou matérielle des Semences*. Il faut de toute nécessité, si l'on veut éviter les plus regrettables confusions et les malentendus les plus burlesques, avoir toujours présente à l'esprit la distinction fondamentale entre les *Principes d'ordre intelligible* et les *Origines d'ordre sensible*. Ce sont deux sources inverses et complémentaires de l'existence mixte : l'une est vérifiable expérimentalement, dans les faits matériels et je n'en ai pas dit un mot ; l'autre n'est connue que par les inductions de la Science ésotérique, et j'en ai parlé.

..

Pour clore ce long et abstrait exposé de principes, qui nous ramènera naturellement à notre point de départ — je veux dire à l'explication du phénomène observé par les savants Schrader, Greff et Braconnot, — un mot nous reste à dire, des plantes en général.

Nous avons précisé comment le *germe*, — énergie individuelle en puissance d'être — a déjà accompli un premier travail d'auto-création, pour se déterminer en *graine* et se détacher à ce titre de la plante-mère : Etape initiale de son développement matériel. On doit y voir une adaptation élémentaire, et, pour ainsi dire, l'incar-

quelque sorte de *moule* au corps du fœtus, et prend alors le nom de *Principe individuel*, *Jechidah*, יחידיה.

Ce *Jechidah* des modernes Kabbalistes correspond à l'*Ego* ou *Anima bruta*, quatrième principe de la constitution septenaire de l'homme, suivant les Hindous. Les adeptes du Bouddhisme ésotérique l'appellent *Kama rupa*.

En somme, le *Jechidah* de la nouvelle Kabbale est l'*émanation individuelle* du Principe nommé *Imago* : le *type*.

Le sens n'est donc pas positivement altéré.

NOTE DU LOTUS : M. de Guaita se trompe ici, car le *Kama rupa* de l'ésotérisme hindou n'est pas l'*Ego*. Le *Kama rupa* se putréfie et se dissout dans le *Kama loka*, comme le corps abandonné sur terre, à la mort. Il peut servir de pseudogerme tout au plus à des cadavres, ou à des carcasses de médiums devenus fous, et cela pendant un temps restreint.

C'est la *monade supérieure*, qui se RÉINCARNE dans le fœtus après avoir bu au Léthé dévakhannique. (F. K. G.)

nation d'une étincelle de vie spécialisée dans un corps de défense ; ou sa claustration, si l'on veut, dans un étui protecteur.

En cet état, la semence n'est toutefois encore qu'un individu végétal en puissance d'être, incapable de se développer en dehors de certaines conditions indispensables à l'évolution végétative, — exigences qui sont communes à toutes les plantes. Il lui faut : 1° une couche de matière poreuse où prendre racine (1) ; 2° une certaine quantité d'eau pour s'abreuver ; 3° une atmosphère normale, pour sa double respiration, diurne et nocturne. (Chacun sait en effet que les plantes aspirent de jour l'acide carbonique, dont elles expirent l'oxygène, après s'être assimilé le carbone ; tandis que de nuit, leurs fonctions sont à l'inverse : c'est l'oxygène qu'elles aspirent, et elles rejettent l'acide carbonique — produit de la combustion lente (dans l'oxygène) du carbone en excès, assimilé pendant le jour).

Telles sont les conditions générales de germination des graines — conditions, je le répète, communes à toutes les essences végétales : mais il est en outre des exigences particulières à chaque espèce, ou même à telle plante donnée : par exemple, la présence dans le sol de substances azotées, phosphatées, siliceuses, calcaires... (2) car il faut apparemment que ceux d'entre les végétaux à la composition chimique desquels ces corps sont indispensables, les puissent rencontrer dans le rayon de leur attraction nutritive, afin de les emprunter au sol et de se les assimiler, au gré de leur nature. Ainsi telle fleur ne pousse pas dans les terrains siliceux, qui croît abondamment sur un tuf calcaire.

En règle générale, la plante élabore, pour sa nutrition, les éléments assimilables que lui fournissent le sol et l'air ambiants ; elle décompose à son gré les oxydes, les sels, les gaz complexes ; elle combine les corps simples entre eux, et s'approprie les uns et les autres, dans la mesure de ses besoins.

Mais nous avons établi l'insuffisance de cette loi de nutrition, à justifier la présence du Fer, du Manganèse, de l'Aluminium et du Calcium dans les tiges d'un cresson semé dans la fleur de soufre et exclusivement arrosé d'eau chimiquement pure. Cet exemple isolé suffit à établir la réalité d'un autre mode de nutrition. Signalées en effet dans les cendres du cresson, les substances ci-dessus n'ont

(1) Ce n'est là une condition *sine qua non* que pour la grande majorité des espèces ; telles plantes marines ou paludéennes naissent, grandissent et meurent dans l'eau, sans avoir jamais adhéré au sol par leurs racines.

(2) Quand ces produits manquent dans la terre arable, et qu'on y veut semer des plantes à la germination desquelles ils sont indispensables, on supplée à l'indigence naturelle du sol, par l'apport artificiel des substances requises, qui prennent alors le nom d'*engrais*.

pu provenir ni de l'atmosphère qui baigne sa tige et ses feuilles, ni du soufre en fleur où plongent ses racines, ni de l'eau distillée dont il s'abreuve. — Ces substances, où donc les a-t-il trouvées?

— Nulle part, nous l'avons dit : elles ont été créées pour lui, au fur et à mesure que ses besoins se faisaient sentir.

Quand une graine ne trouve pas, dans le sol qui l'a reçue, non seulement les conditions nécessaires à la germination des semences en général, mais encore toutes celles que requiert son espèce en particulier, elle avorte et pourrit : c'est la loi commune. Cependant, il est des graines si vivaces et d'un si rigide destin, qu'elles s'obstinent à germer dans un terrain apte en principe — il est vrai — à la germination des semences végétales, mais dépourvu, au cas particulier, des éléments chimiques qui entrent dans la composition spécifique et normale de la plante en question. Alors, de deux choses l'une : ou le végétal se prive, dans l'évolution de sa croissance, des principes particuliers qu'il s'assimile dans les circonstances ordinaires, et dont, pour cette fois, l'analyse chimique établit l'absence (1) ; ou il a recours, afin de les attirer vers soi *quand même*, à une voie extraordinaire et surprenante.

Cette voie, inconnue à la science des universités, est celle des fluides impondérables, ou plutôt de l'*Ether vital* — dont la lumière, la chaleur, le magnétisme et l'électricité sont les quatre manifestations phénoménales.

Le végétal s'alimente des effluves de cette *substance première* que les anciens nommaient *Ame du Monde*, et sur la nature de laquelle roule tout ce chapitre, sans qu'il y paraisse à la surface.

Que fait la plante ? — Le vouloir latent de son *Moi* biologique fait office d'aimant. Son organisme fait office d'alambic ou mieux d'*athanor* ; si bien qu'élaborant les fluides hyperphysiques, selon les exigences de ses fonctions naturelles, il les réduit de *puissance en acte* ; et que, *substance éternelle et absolue*, l'*Aôr* se spécifie en *matière transitoire et contingente*.

Nous l'avons dit dans le *Seuil du Mystère* : l'*Ame du Monde*, ou *Lumière Astrale*, est le triple principe de toute existence élémentaire ; et à un point donné de son évolution, elle se condense en matière pondérable et tangible.

C'est sur cette genèse universelle que repose tout l'édifice spagyrique des alchimistes. Le but suprême de leur science est de déterminer le point précis où s'opère cette condensation mystérieuse, à laquelle Hermès fait une allusion directe, dans son symbole de la *Table d'Emeraude*, lorsqu'il dit de la Lumière astrale :

(1) Dans ce cas, la plante, après avoir poussé hâtivement une tige grêle, s'étiole le plus souvent, et meurt d'une mort précoce.

« *Vis ejus integra est, si versa fuerit in terram; Sa force (d'extériorisation) est parfaite (et révolue) quand Elle (la lumière astrale) s'est métamorphosée en terre (matière sensible). »*

Nous allons traduire en entier ce merveilleux document; peut-être confirmera-t-il les principes que nous avons déjà formulés et fournira-t-il de solides assises à notre explication dogmatique du *Grand Agent* des prodiges et des maléfices.

LA TABLE D'ÉMERAUDE

Il est vrai (en principe), il est certain (en théorie), il est exact (en fait, en application) : que ce qui est en bas (le monde physique et matériel) est semblable (strictement correspondant) à ce qui est en haut (le monde intelligible), et ce qui est en haut, pareil (analogue et proportionnel) à ce qui est en bas : pour l'accomplissement des merveilles de la chose unique (Principe en vertu de quoi se parfent les harmonies de la création, omniverselle (1) en son unité).

Et de même que toutes choses se font (s'accomplissent) d'un Seul (en vertu d'un seul principe), par la médiation d'un seul, (par l'intermédiaire d'un seul agent) : ainsi toutes choses sont nées (émânées) de ce même Unique (agent) par l'Adaptation (2) (ou par une sorte de copulation) (3).

Son Père (principe actif producteur de cet agent) est le Soleil (irradiation positive, Lumière au rouge Aôd אד); Sa mère (principe passif producteur) est la Lune (Réverbération lumineuse-négative : Lumière au Bleu, אוב Aôb); Le Vent (atmosphère éthérique ambulatoire) l'a porté dans son ventre (lui sert de véhicule). La Terre (envisagée comme le type des centres de condensation matérielle) est sa nourrice (l'athanor de son élaboration).

C'est là le Père (Principe universel producteur) de l'Universel TÉLESME (fluide vivificateur) du monde entier (de l'Univers sidéral vivant.)

Sa puissance (Force d'extériorisation réalisatrice, le fleuve Phishôn de Moïse אשפון) est entière (parfaite, accomplie; intégralement déployée, jusqu'au total épanouissement) quand il s'est métamorphosé (où quand il se change) (4) en terre (Aretz ארץ de

(1) Mot de Louis Michel de Figanières.

(2) Adaptation (Version d'Henri Khunrath, *Amphitheatrum Sapientie æternæ*.

(3) *Per Conjunctionem* (Version de Glauber : *Miraculum mundi, de Mercurio philosophorum*, Amstel, 1653, pet. in-8, page 74.

(4) « *Si versa fuerit* » (Henri Khunrath). — « *Si mutetur* » (Rodolphe Glauber.)

Moïse, substance condensée et spécifiée ; forme ultime de l'extériorisation créatrice, matière sensible.)

Sépare la Terre (ici, dans un sens plus général, la Terre signifie ce qui appartient au monde matériel et sensible, au monde des formes) *du Feu* (Principe vivant ; les choses du monde intelligible) ; *le Subtil de l'Épais* (sens analogues (1) avec délicatesse et une rare prudence.

Il (le fluide pur, universel, médiateur, et, — d'après les gnostiques — Corps du Saint-Esprit) *monte de la Terre au Ciel* (courant hémicyclique de retour (2), ascendant ; mouvement de Synthèse) *et derechef* (par un mouvement à la fois alternatif et simultané) *Il descend du Ciel en la Terre* (courant hémicyclique d'expansion, descendant ; mouvement d'analyse) *Et il reçoit* (il se charge, il s'imprègne tour à tour de) *la Force* (les vertus, les influences) *d'en Haut et d'en Bas* (des mondes physique et hyperphysique, ou à un autre point de vue, des mondes sensible et intelligible.)

Ainsi (c'est par ces principes que) *tu auras* (tu t'empareras de, tu t'approprieras) *la gloire* (la domination souveraine : l'empire) *de l'Univers entier* ; *et dès lors* (il en résultera que) *toute obscurité* (toute indécision, toute impuissance, toute erreur. Le mot Hoshek חשך obscurité, exprime en langue initiatique toutes les idées négatives, symbolisées par le cône d'ombre de la terre) *s'enfuira loin de toi.*

Car c'est là la Force forte de toute force (le Principe de l'initiativité et de la Puissance dans tous les centres d'activité) *qui vaincra* (s'emparera de ; fixera, coagulera) *toute chose subtile* (volatile, fuyante, insaisissable) *et pénétrera* (s'immiscera dans ; décomposera, dissoudra) *toute chose solide* (cohésive, dense et permanente.)

C'est ainsi (par cette voie) *qu'a été créé* (réduit de Principe en Essence, d'essence en Puissance sementielle, et de puissance en Acte : en un mot, réalisé) *l'Univers* ; *de là proviennent* (là est la source, le Principe de) *les adaptations* (les applications ou les productions) *dont la modalité* (le mode d'être et de formation) *est ici* (indiqué, révélé, exposé).

(1) C'est-à-dire envisagés du même point de vue, comme antithèse du spirituel au sensible. Mais nous ne prétendons pas que ces mots forment pléonasmie, avec le membre de phrase précédent ; on pourrait préciser une foule de significations différentes, et toutes rigoureusement exactes.

Cette Table d'Émeraude recèle plus de sens que de mots.

(2) Hermès parle de Retour, avant de parler de l'Émission : par là il veut faire entendre qu'il s'agit d'un double mouvement incessant.

C'est pourquoi je fus appelé Hermès (1) (Mercure, Mythe complexe; et, au cas particulier, emblème de la Mathèse, Science intégrale-vivante, dont le caducée de Mercure symbolise le double courant: intuitif-synthétique et analytique-expérimental) le Trismégiste (Trois-fois-très-grand ou le plus grand); possédant (pour avoir acquis) les trois parties de la Philosophie (la Totale connaissance des trois mondes: divin ou intelligible, animique ou moral, matériel ou sensible) de l'Univers tout entier.

Ce que j'ai dit (mon enseignement, mon verbe) est complet (intégral, consommé, parachevé) sur le Magistère (ou l'opération) du Soleil. (Mille significations, notamment la genèse intellectuelle; la source et le rôle des Principes fluidiques universels; l'évolution de l'Aôr androgyne ou lumière-engendreuse; enfin le magistère des alchimistes, dont le secret (disent-ils), est clairement exposé dans la Table d'Emeraude.)

FIN DE LA TABLE D'EMERAUDE

STANISLAS DE GUAITA.

(1) « Le mot HPMHS est le commentaire du signe hiéroglyphique et atlantique H , et se doit lire de gauche à droite pour le sens apparent, et de droite à gauche pour le sens caché.

« S, H (h = a + i), M, R, H (h = a + i).

« Total: Si (conjonction, lien); Ia ou Ya (mouvement circulaire double de va-et-vient); Ma-r-ia (mère de Mercure et de Bouddha.)

« Donc: Lien du double mouvement de la Nature Universelle. »

(Note inédite, due à l'obligeance de M. le Marquis de Saint-Yves d'Alveydre.)

QU'EST-CE QUE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE?

Les extraits suivants tirés des écrits et des discours de quelques-uns de ses principaux membres mettront en relief le vrai caractère de la Société théosophique. Toute chose dite ou faite par qui que ce soit, qui n'est pas en harmonie avec l'esprit de ces extraits, doit être considérée comme n'engageant en rien la Société ni ses membres.

LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE EST LE PRINCIPAL OBJET DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

A l'appui de cette assertion, on peut invoquer l'extrait des règles données à la Société en 1879, paru dans le *Theosophist* d'avril 1880, où elle est alternativement désignée sous les noms

de Société théosophique et de Fraternité universelle, et où il est indiqué que sa base est la Fraternité universelle.

En mars 1880, dans un discours de Rao Bahadur Gopalrao Hurry Deshmuk, la Société est désignée dans les termes suivants : « Cette Société fut établie en Amérique il y a cinq ans (c'est-à-dire en 1875) et son objet est l'étude des philosophies orientales, la proclamation de la fraternité humaine et la création de liens d'amitié entre les nations et les sectes de différents noms. »

Dans le numéro du *Theosophist* de juin 1881, on donne encore à la Société le nom de Fraternité universelle, et on dit que son objet principal est de former le noyau d'une fraternité universelle entre les hommes.

Le même sentiment a été énoncé par M. Sinnett, dans un discours qu'il a fait pour le septième anniversaire de la Société. Il dit : « Mais la recherche philosophique de la vérité n'est pas le but unique de la Société ; elle n'est que le moyen d'atteindre cette fin qui est contenue dans la première devise de la Société : Fraternité universelle. » (Supplément du *Theosophist* de janvier 1883.)

Dans la dernière édition de ses conférences, publiée en 1885, le colonel Olcott cite un passage de l'*Histoire du Matérialisme* de Lange disant : « La nouvelle époque ne pourra devenir victorieuse que sous la bannière d'une grande idée qui chasse l'égoïsme et mette la perfection humaine dans la fraternité humaine au lieu de la mettre dans le travail incessant ayant pour seul but le gain personnel. » Le colonel Olcott continue : « C'est à une idée de cette nature que la Société théosophique cherche à donner une expression formelle sinon pratique encore » (p. 30). Dans le même ouvrage (p. 117), il dit : « Notre Société aurait pu ajouter à son titre de théosophique celui de philadelphe, parce qu'il fut toujours entendu qu'elle doit être une Société de Fraternité universelle, et qu'elle a pour but d'éveiller un amour fraternel entre les races. »

Dans le numéro 8 des *Transactions* de la Loge de Londres de la Société théosophique, M. Mohini, M. Chatterji, parlant de la Société théosophique et de son œuvre, après avoir énuméré les trois objets de la Société, fait l'observation suivante : « De ces trois, le premier (c'est-à-dire la Fraternité universelle) doit être regardé comme son couronnement et sa fin, les deux autres ne sont que des moyens accessoires. Tout membre de la Société théosophique doit s'inspirer de cette fin, mais peut à son gré s'intéresser ou non aux deux autres objets. »

Une lettre de Dewan Bahadur Ragonath Rao, publiée dans le

Theosophist de mars 1884, et citée dans la même *Transaction*, accentue davantage encore cette position. Il dit : « La Théosophie, comme je l'entends, est composée de trois éléments : la fraternité universelle, la connaissance des vérités découvertes par la science et généralement connues des savants ordinaires, et la connaissance des vérités auxquelles ils ne sont point encore parvenus. On peut encore dire qu'elle est la réconciliation de la science et de la religion universelles. Pour être théosophiste, il faut admettre et pratiquer la fraternité universelle. Sans l'admission de ce principe, on ne peut être théosophiste ; on devrait, de plus, étudier les vérités généralement connues, dans la mesure de ses capacités ; de plus encore, il faudrait chercher à découvrir des vérités encore inconnues. Avec ces trois conditions, on est sûrement théosophiste. On peut cependant ne pouvoir se rendre compte des hautes vérités scientifiques, tout en reconnaissant et pratiquant la fraternité universelle ; alors on est encore théosophiste. Aucun de ceux qui n'admettent pas et ne pratiquent pas la fraternité universelle ne peut être théosophiste, quand même il serait un savant de premier ordre. »

Dans l'avant-dernière publication du Règlement de la Société (1886), on verra aussi que le premier objet de la Société est l'établissement d'une Fraternité universelle de l'Humanité. Il ressort évidemment de ces extraits, datant des premières années de la Société et de l'année présente, que la Fraternité universelle est le seul objet constant de la Société théosophique. Les autres objets qui lui ont été ajoutés, à différentes époques, ne peuvent être regardés que comme des accessoires indépendants de la base, admis par tolérance, mais n'engageant en rien la Société. Quelque opinion que puisse énoncer désormais un individu quelconque, depuis le Président jusqu'au plus jeune membre de la Société, ou un groupe d'individus, cette opinion devra être considérée comme personnelle et sans autorité législative sur les membres de la Société.

LA SOCIÉTÉ N'EST PAS UNE SECTE

Ce caractère qui est une conséquence logique du principe en question est très clairement proclamé dans la littérature théosophique. En octobre 1879, dans un article intitulé : « Que sont les théosophistes ? » et dont M^{me} Blavatsky s'est depuis reconnue l'auteur, il a été dit : « Quelle quantité de cette étude de la nature, de cette science de la recherche de Dieu des anciens Aryens et des Grecs mystiques, et des pouvoirs du spiritisme moderne admet donc la Société ? Notre réponse est : Elle en admet tout. Mais si on nous demande ce à quoi elle croit, la réponse sera : *comme*

corps, à rien. Comme corps, la Société n'a pas de croyances, parce que les croyances ne sont que les écailles de la science spirituelle, et la Théosophie, dans ses résultats, est la science spirituelle même, l'essence même des recherches philosophiques et théologiques. Représentant visible de la Théosophie universelle, elle ne peut pas plus être sectaire qu'une Société de géographie qui représente l'exploration géographique universelle, sans aucun souci de la croyance particulière des explorateurs. La religion de la Société est une équation algébrique dans laquelle aussi longtemps que le signe de l'égalité ne sera pas omis, il est permis à chaque membre d'introduire les quantités qui lui conviennent, qui sont le mieux d'accord avec les exigences climatériques et autres de son pays natal, avec les idiosyncrasies de sa nation, ou même avec les siennes propres. N'ayant pas de croyance fixe, notre Société est toute prête à donner et à recevoir, à apprendre et à enseigner par l'expérience pratique considérée comme opposée à la crédulité passive qu'imposent les dogmes. Elle acceptera volontiers tout résultat fourni par les écoles précédentes et les systèmes antérieurs qui pourra être logiquement et expérimentalement démontré. En revanche, elle ne peut rien accepter comme article de foi, de quelque part que cela lui soit offert...

« Née dans les États-Unis d'Amérique, la Société a été constituée sur le modèle de sa patrie. Celle-ci, en omettant le nom de Dieu dans sa constitution, de peur qu'il devint un jour le prétexte d'une religion d'État, a donné une égalité absolue à toutes les religions dans ses lois. Toutes soutiennent l'État et toutes sont à leur tour protégées par lui. La Société théosophique modelée sur cette constitution peut être nommée la République de la conscience.

« Nous pensons avoir suffisamment éclairci pourquoi nos membres, comme individus, sont libres de se placer en dedans ou en dehors de toute croyance, pourvu qu'ils n'aient pas la prétention d'être les seuls à jouir du privilège de la conscience et d'imposer leurs opinions aux autres. A cet égard, les règlements de la Société sont formels. Elle essaye de mettre en pratique la sagesse de cet antique axiome bouddhiste : « Honore ta propre foi et ne calomnie pas celle des autres », qui retentit encore de notre temps dans la déclaration de principes du Brahma Samaj (1), qui déclare noblement : « Aucune secte ne doit être vilipendée, ridiculisée ou haïe... »

« En concluant, nous pouvons dire que, plus large et plus univer-

(1) Société religieuse indienne actuellement en décadence. (N. de la D.)

selle dans ses vues qu'aucune autre Société scientifique existante, elle a, en plus de la science, la croyance à toutes les possibilités, et la volonté arrêtée de pénétrer dans ces régions inconnues du monde de l'esprit où la science exacte affirme n'avoir rien à faire. Elle a une qualité de plus que toutes les religions parce qu'elle ne fait aucune différence entre les Gentils, les Juifs et les Chrétiens. C'est dans cet esprit que la Société a été établie sur la base d'une Fraternité universelle. »

Le supplément du *Theosophist* de janvier 1886, dans le préambule ou déclaration des principes proclamés d'abord en 1875, contient ces paroles :

« Quelles que soient les opinions privées de ses membres, la Société n'a pas de dogme à soutenir, pas de croyance à propager. Elle n'est pas un schisme spirite ; elle n'est ni l'amie, ni l'ennemie d'aucune secte ni d'aucune école de philosophie. Son seul axiome est la toute-puissance de la vérité, sa seule croyance la nécessité de se dévouer à la découverte et à la propagation de la vérité. Pour recruter ses membres, elle ne tient compte ni de la race, ni du sexe, ni de la couleur, ni de la croyance. »

Dans les règlements de la Société théosophique publiés en 1886, il est aussi énoncé « que la Société ne représente aucune croyance religieuse particulière, ne forme pas une secte et admet des fidèles de toutes les croyances. »

Dans l'article déjà cité du numéro 8 des *Transactions* de la Loge de Londres, M. Mohini M. Chatterji a fait la remarque suivante : « Toute tentative d'attacher l'autorité de la Société à une croyance philosophique qui n'est pas contenue dans ces principes (les objets déclarés de la Société) est vaine *ab initio*, quelle que soit la valeur de cette croyance ou de cette doctrine, et celle de ceux qui l'exposent ; par la simple raison que la Société théosophique est par sa constitution incapable d'admettre aucune croyance et aucune doctrine ».

Il est important que chaque membre puisse se rendre un compte exact de ce qu'est la Société théosophique, de ce que sont ses principes et de ce qu'on demande de ses membres.

On a réuni ces quelques extraits dans le but de renforcer l'idée mise en avant par le D^r Hartmann dans son article du *Path*. Il suffira de les considérer avec un peu d'attention pour reconnaître le vrai caractère et le but de la Société théosophique, et pour qu'on soit à même d'aider le public à discerner ce qui est et ce qui n'est pas conforme à son caractère et à son but.

F. A.

[(Extrait du *Path*.)

LE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

DE L'ÉTAT APRÈS LA MORT

Par le D^r Charles du Prel.*(Extrait et transcrit librement du SPHINX.)*

L'apparence et la vérité diffèrent souvent entre elles au point de s'opposer complètement l'une à l'autre. Le soleil semble tourner autour de la terre, mais en réalité le contraire a lieu. A la mort nous paraissions mourir et le monde semble persister ; mais en réalité, nous restons, et ce monde, que nous connaissons, c'est-à-dire l'image du monde conditionnée par l'organisation de nos sens, disparaît.

Des erreurs graves doivent s'être glissées dans notre mode d'étudier le problème de l'âme, dont ne dépend pas seulement la question de savoir si elle est immortelle, mais aussi de savoir de quelle manière elle l'est. Nous aurions depuis longtemps déjà trouvé la solution de ces questions si nous l'avions cherchée avec la méthode propre ; or la solution la plus simple serait certainement celle qui répondrait au *si* et au *comment* de l'immortalité.

La mort anéantit l'homme extérieur, corporel, cela est hors de doute : on a donc considéré de tout temps l'immortalité comme une permanence de l'âme ; et ce que celle-ci est, l'autoconscience nous le révèle. Or nous rencontrons constamment à travers toute la philosophie la supposition erronée que l'âme se retrouve avec tout son contenu dans l'autoconscience. Cela est une simple pétition de principe ; nous n'aurons, pour nous en rendre compte, qu'à réfléchir à ce fait que l'autoconscience est un produit du développement biologique et qu'en tout cas nous ne pouvons pas affirmer que ce processus soit arrivé à son entière efflorescence.

Je commence donc ces recherches par une proposition tirée de ma *Philosophie de la Mystique* (1) : l'autoconscience n'épuise pas son objet. L'âme et la conscience ne sont pas des termes controvértables ; chacune d'elles a une étendue inégale ; l'âme embrasse des faits que la conscience ne constate pas.

Il nous reste à étudier jusqu'à quel point et dans quelle direction.

(1) *Die Philosophie der Mystik* ; Leipzig, 1885. Nous publierons prochainement une analyse de cet ouvrage important pour l'étude du spiritisme et de l'hypnotisme. (N. de la D.)

Si l'on avait remplacé ce préjugé dont je parle par une conception claire de notre substance intime, on aurait pu facilement et depuis longtemps constater ce qui suit : notre pensée, notre sensibilité et notre volonté contiennent des parties constitutives inconscientes, dont le résultat empirique seul nous est connu et est objet de notre autoconscience, sans qu'il se manifeste dans celle-ci quelque chose des fonctions de l'âme qui les ont produites. Au sujet de l'âme, on aurait dû se demander ce que nous sommes pendant la vie, et il en aurait découlé naturellement la réponse à la question : quel est notre état après la mort ? La conception exacte de notre être intime une fois établie et les changements que la mort opère en nous une fois constatés, on obtient notre état futur par une simple soustraction. Pour les matérialistes rien ne reste après cette soustraction, parce qu'ils partent d'une fausse conception de l'âme ; pour les spiritualistes, quelque chose de positif reste après la soustraction, mais eux aussi partent d'une conception incomplète de l'âme et ne peuvent en conséquence repousser les attaques de leurs adversaires.

Étudions d'abord la question : que sommes-nous actuellement ? Notre autoconscience contient la pensée, la sensibilité et la volonté. On ne peut admettre que la pensée et la sensibilité puissent par elles-mêmes survivre à la mort ; cela nous conduirait à la représentation inconcevable de purs esprits. Mais aussitôt que par contre, nous accentuons la volonté, la solution exacte nous apparaît subitement. La volonté, qui passe à l'acte, présuppose un organisme qui est mis en mouvement.

Dans quelle relation se trouve cet organisme avec la volonté ? Ce qui peut se dire de tout le règne animal peut aussi se dire de l'homme : l'organisme et l'âme correspondent l'un avec l'autre. L'animal n'a pas d'instinct, pas de passion qui soit en contradiction avec l'organisme ; celui-ci est de nature telle qu'il sert d'instrument aux instincts et aux passions. La volonté et l'organisme sont dans le rapport le plus intime, les organes sont affectés à la volonté. Cette dernière et l'organisme ne sont pas étrangers l'un à l'autre, ils ne se combinent pas ensemble par un hasard de l'ordre cosmique, comme cela pourrait advenir dans la transmigration pythagoricienne des âmes : ils croissent intimement ensemble. Une considération superficielle de cette relation nous amène à la conception matérialiste, pour laquelle une volonté donnée est la conséquence ou l'effet d'une organisation donnée. Mais nous reconnaissons, par un examen plus approfondi, que la volonté, qui trouve si exactement les instruments dont sa nature a besoin, les a elle-même créés et que, par conséquent, l'âme est

le principe organisateur C'est la grande vérité que *Schopenhauer* a constatée : la volonté est l'essence se trouvant à la base de tout organisme. La même volonté qui projette la trompe de l'éléphant est la même qui l'a produite. Quand le veau cherche à frapper avec ses cornes qui ne sont pas encore sorties, il est clair que cette volonté de frapper a, elle aussi, formé l'instrument apte à frapper.

La volonté est donc la chose essentielle dans l'homme. *Schopenhauer* l'a démontré. Mais il n'a pas démontré, premièrement, que cette substance de l'homme coïncide avec la substance de la nature ; deuxièmement, que cette volonté est aveugle. Elle n'est aveugle que du point de vue de notre autoconscience, qui n'illumine pas les fonctions organisatrices de l'âme. La volonté n'est pas toute l'âme, mais une seule de ses fonctions ; c'est pourquoi les conceptions de *Schopenhauer* doivent être modifiées ainsi : la chose essentielle dans l'homme est son âme individuelle pensante, sensible et organisatrice.

Si donc notre âme organisatrice dépasse notre autoconscience, cela sera également vrai de notre âme pensante ; ou du moins ce qui pour une fonction de l'âme est un fait, sera dès lors très vraisemblable pour les autres fonctions. Nous en trouvons la preuve empirique dans ces facultés psychologiques transcendantes, que nous apprenons à connaître dans le somnambulisme. J'ai démontré dans la *Philosophie de la mystique* comment, dans cet état, l'âme organisatrice devient elle aussi l'objet de l'autoconscience, et ce fait doit nécessairement entraîner avec lui les phénomènes remarquables de l'introvision intérieure (ou clairvoyance) et des prescriptions thérapeutiques somnambuliques.

De ce que la formation de notre organisme dans le sein de la mère et les fonctions organiques pendant la vie ne sont pas éclairées par notre autoconscience, on s'est hâté de conclure qu'elles sont en elles-mêmes inconscientes ; on les a ramenées à des lois naturelles extérieures et l'on a séparé très arbitrairement la physiologie de l'homme de sa psychologie. Dans cette présupposition fautive que l'âme n'a rien à faire avec la physiologie, c'est-à-dire directement avec l'organisme, on est arrivé à la conception purement spiritualiste, qui ne peut aboutir à des preuves en faveur de l'immortalité de l'âme : preuves qui sautent aux yeux aussitôt que nous constatons dans l'âme un principe organisateur, car nous avons aussitôt pour ces fonctions psychologiques transcendantes un soutien nécessaire, qui est le corps astral, puisque, au moyen de celui-ci, l'âme peut toujours faire usage de sa fonction organisatrice. Il restera, dès lors, à démontrer seulement que les principes organisateur et pensant sont une seule et même chose.

Nous avons déjà établi cette démonstration en deux directions différentes. Dans la *Philosophie de la Mystique* nous avons constaté que pendant le somnambulisme la pensée prend part aux fonctions organiques, en sorte que ces dernières deviennent conscientes d'elles-mêmes. Dans la *Doctrinè monistique de l'âme*, par contre, nous avons montré que le principe organisateur prend part à la pensée, car les analogies de ces deux fonctions qui se manifestent dans la mesure d'or et dans la projection des organes peuvent s'expliquer seulement ainsi.

Nous avons donc deux séries de faits qui prouvent toutes deux que l'âme s'étend plus loin que notre autoconscience, et que les principes organisateur et pensant sont indentiques. L'homme qui semble composé d'après le mode dualistique, n'est explicable en réalité que par le mode monistique.

Le matérialisme et le spiritualisme sont, par là même, réfutés; la mort ne peut signifier l'anéantissement de l'individualité dans le sens matérialiste, car elle n'anéantit que le produit de l'âme organisatrice, mais non le producteur. D'autre part, la mort ne peut pas non plus signifier la séparation de l'âme d'avec le corps dans le sens spiritualiste, car pourquoi la fonction pensante de l'âme devrait-elle subsister et la fonction organisatrice périr?

Nous avons ainsi toutes les parties constitutives nécessaires pour une doctrine de l'immortalité, et la caractéristique de l'état futur en reçoit déjà une certaine lumière. Kant dit: « Nous ne savons pas même exactement ce que l'homme est réellement à présent, bien que la conscience et les sens devraient nous instruire sur ce point; par conséquent nous pourrions deviner encore moins ce qu'il sera un jour (1). »

Par ces paroles, Kant indique que nous aurons un point d'appui solide pour le problème de l'état futur, quand nous aurons répondu d'abord à la question préliminaire: que sommes-nous pendant la vie? Marchons donc plus avant dans cette direction.

Puisque l'âme dépasse notre autoconscience, nous devons distinguer entre notre personne — en tant que contenu de l'autoconscience — et notre sujet, ou âme qui la dépasse; et nous devrions attribuer à cette dernière non seulement la faculté organisatrice, mais aussi les phénomènes expérimentaux plus rares, que nous fournit la psychologie transcendante. La différence entre la personne et le sujet est donc très importante; il y a plus, elle est même d'une portée difficile à déterminer.

Nous ne sommes donc plongés qu'avec une partie de notre être

(1) Kant, *Histoire naturelle du ciel*. Conclusion.

dans l'ordre terrestre des choses ; ou, pour parler plus exactement, dans cet ordre de choses est placé le produit seul de l'âme : le corps qui est exposé aux influences du monde extérieur et particulièrement le cerveau, qui reçoit par ses organes sensibles les impressions du monde externe. Mais comme les fonctions psychologiques transcendantes de l'âme se manifestent déjà pendant cette vie, quoique exceptionnellement, il faut que la personne terrestre et le sujet transcendant soient nécessairement parallèles ; la vie terrestre et la vie transcendante ne se suivent pas, à dire vrai : elles sont contemporaines ou simultanées.

Pour éclaircir ce qui vient d'être dit, supposons que nos cinq sens soient isolés les uns des autres, que les impressions reçues par eux n'aboutissent pas à une conscience commune, mais que chaque sens ait sa conscience séparée, nous n'aurions certes pas le droit de parler *d'une personne* ; il y en aurait cinq. Le sujet homme serait donc composé de cinq personnes. Il y a plus : chacune de ces cinq personnes vivrait dans un autre monde, car ce que l'œil voit n'a pas la moindre ressemblance avec ce que l'oreille entend, ce que la main touche, etc., etc. Nous aurions ainsi cinq personnes et cinq mondes. Et cependant il faudrait dire de ces personnes et de ces mondes qu'ils coïncident dans l'espace, ce qui, en réalité, devient manifeste aussitôt qu'à la place des consciences isolées de chaque sens particulier se trouve une conscience commune pour tous les sens. C'est pourquoi notre personne est une, malgré la pluralité des sens, et le monde est un, malgré sa différenciation pour chaque sens.

Dans le fait, nos cinq personnes terrestres sont donc fondues en une unité, mais à un degré supérieur le rapport de séparation existe en réalité. Le sujet transcendant se trouvant en dehors de la conscience terrestre, doit être distingué de la personnalité terrestre, qui, quoique unifiée, est au fond quintuple ; on distinguera de même le monde sensible, dans lequel vit notre personne terrestre, du monde du sujet transcendant. Le mode transcendant de perception et le mode sensible ne coulent pas dans une conscience unique ; notre sujet se dédouble donc en deux personnes. Mais les modes de perception sont eux aussi totalement différents ; nous avons donc aussi deux mondes, quoique coïncidant ensemble au point de vue de l'espace. Ces deux personnes et ces deux mondes sont contemporains ou simultanés.

Or la mort anéantit la personnalité terrestre seule avec son mode sensible de connaître ; notre image sensible du monde disparaîtra donc. Mais en tant qu'êtres transcendants, nous restons ; c'est-à-dire nous ne sommes pas transportés dans un au-delà séparé au

point de vue de l'espace, mais nous restons d'abord certainement dans le même lieu. L'au-delà n'est un au-delà que pour la limite de la sensibilité.

La question : que sommes-nous pendant la vie ? est résolue par ce qui précède autant que l'exige le problème de l'immortalité. Nous avons dans la vie la simultanéité des deux personnes de notre sujet, quoique coïncidentes ensemble au point de vue de l'espace. La séparation d'un monde de l'autre et d'une personne de l'autre ne repose que sur l'isolement de la conscience sensible d'avec la conscience transcendante. Mais comme la mort ne peut mettre de côté que la personnalité terrestre, il s'ensuit dès lors par soustraction que le sujet transcendant reste : par là se trouve prouvé le fait que l'immortalité est réelle. Quant au mode de cette dernière il ne peut être autre que celui que se révèle déjà dans le somnambulisme. Avec cette différence que nous devons attribuer au moi transcendant comme facultés normales, sans doute élevées à un plus haut degré, celles qui se manifestent déjà comme facultés anormales, pendant la vie terrestre. Il nous sera certainement impossible de démontrer l'immortalité, si nous faisons dater l'existence de l'homme de sa naissance, et si nous croyons que son être se trouve contenu tout entier dans sa conscience. Car nous ne pouvons refuser au matérialisme que la connaissance sensible dépend de l'appareil organique cérébral, et d'autre part nous ne pouvons soutenir qu'à la mort nous devons acquérir un genre tout nouveau de connaissance. Nous ne pouvons devenir immortels par un nouvel état ne se manifestant qu'à la mort.

Quelque chose seulement de déjà présent, quoique latent, peut survivre à la mort. Ce quelque chose de latent pour notre conscience est le sujet transcendant, en tant qu'âme organisatrice et pensante. L'âme, en tant qu'organisatrice, précède le corps et lui survit. La préexistence et la postexistence sont donc les conséquences nécessaires des faits empiriques considérés dans la doctrine monistique de l'âme, tandis que la nature pensante de ce principe organisateur ressort des faits de la psychologie transcendante. Les deux genres d'existence, celui dans lequel l'âme n'a pas encore revêtu le corps terrestre et celui dans lequel elle s'en est dépouillée, sont différents de l'existence terrestre, qui se trouve entre les deux. Pendant cette dernière nous sommes limités à la conscience sensible ; il s'ensuit nécessairement que nous entrons dans cette existence, privés de réminiscence, de même que les somnambules se réveillent de l'existence transcendante sans souvenir aucun. L'existence transcendante peut être aussi peu conquise par la mort qu'elle peut être perdue par la naissance ; elle

doit bien plutôt être présente intégralement pendant la vie terrestre et à ses côtés, bien que, pour notre conscience sensible, elle se dissimule.

Deux propositions importantes pour notre problème sont donc acquises : 1° nous ne sommes pas plongés avec tout notre être dans l'existence terrestre ; notre autoconscience pendant cette dernière, est limitée par notre forme sensible ; le sujet transcendant demeure pour nous inconnu pendant l'état normal ; 2° ce sujet ne peut être anéanti par cette immersion partielle dans l'existence terrestre ; on doit donc admettre la simultanéité des deux personnes pendant la durée de la vie terrestre ; l'au delà n'est pas devant nous, mais nous y sommes déjà plongés.

Ces conclusions logiques sont confirmées par les faits de la Mystique ; la force organisatrice de l'âme est présente dans la préexistence, autrement elle n'aboutirait pas à la naissance terrestre ; elle est présente pendant la vie terrestre, comme le phénomène de l'apparition du double le prouve ; enfin elle est présente après la mort, ce dont les faits innombrables de matérialisation et d'apparition spectrales viennent témoigner. De même un mode transcendant de connaissance doit exister avant la naissance, car la raison terrestre ne peut provenir de l'absence de raison. Ce mode est en outre présent pendant notre vie terrestre par exemple, dans la vue à distance, non limitée par le corps, propre aux somnambules, aussi bien au point de vue de l'espace que du temps. Ce même mode reste enfin à la mort, ce qui résulte du parallélisme entre les facultés des somnambules et celles des soi-disant esprits.

La raison humaine peut arriver à la certitude dans la connaissance par des conclusions déductives logiques provenant d'une proposition incontestable placée au commencement du raisonnement, et par des conclusions inductives provenant des faits de la nature. Quand on atteint les mêmes résultats par les deux méthodes, on obtient le plus haut degré de certitude. Or, j'ai mis au commencement de mes recherches antérieures certains faits naturels, particulièrement la projection des organes du docteur Kapp, d'où proviennent par voie déductive les faits de la mystique ; les doubles, les spectres et les matérialisations (1). Si par contre nous mettons ces faits expérimentaux au commencement, la doctrine monistique de l'âme et la capacité organisatrice de celle-ci en découleront par voie inductive.

Comparons maintenant ce haut degré de certitude avec celui provenant d'un domaine entièrement différent.

Lorsque Kant expliqua la genèse du système solaire, il mit en

(1) « Matérialisations d'esprits » langage spirite (N. de la D.).

avant une proposition contestable : l'existence des nébuleuses cosmiques. Alors, l'existence de ces formations était encore contestable : on les prenait pour des masses d'étoiles, qui ne paraissent des formations consistantes qu'à cause de leur grande distance. L'hypothèse de Kant fut toutefois adoptée par la science, parce que de cette proposition, alors encore contestable, pouvait se déduire la constitution particulière du système solaire : la rotation du corps central, le mouvement analogue des planètes, les anneaux de Saturne, etc. Depuis on a prouvé par l'analyse spectrale l'existence des nébuleuses cosmiques réelles, pas seulement optiques. Et au moyen des phénomènes de ces nébuleuses comme aussi d'autres faits du système solaire connus depuis, on peut démontrer aujourd'hui inductivement l'hypothèse de Kant. Or, ma solution du problème humain part de faits naturels incontestables ; et une série de conséquences logiques, dont chacune est prouvée à son tour par un fait inductif tiré de l'expérience en sort déductivement. L'opposition que cette hypothèse rencontre ne provient donc nullement d'un défaut dans la méthode logique, mais simplement du contraste avec nos habitudes mentales, contraste si grand qu'il nous fait nier les faits eux-mêmes, quand ceux-ci ne s'adaptent pas à nos systèmes, qui sont la formule intellectuelle des habitudes mentales de chacun.

Après avoir démontré l'existence de l'immortalité par voie déductive et inductive, il nous reste maintenant à traiter du mode de cette immortalité.

On est bien peu avancé quand on a établi l'analogie de l'état après la mort avec celui d'avant la naissance, puisque nous ne savons rien de ce dernier. Au contraire la chose s'éclaircit quand nous réfléchissons à la simultanéité de l'homme transcendant et de l'homme terrestre. La conscience transcendante est, à vrai dire, isolée de la conscience terrestre par le cerveau et par la limite de la sensibilité, mais cet isolement ne peut être complet parce que cette limite est mobile au point de vue biologique et l'est par conséquent au point de vue individuel.

Dans les états de suspension du mode sensible de l'existence nous voyons éclater le mode transcendant, quoiqu'il ne se manifeste pas dans toute sa pureté. La conclusion tirée du mode de connaissance et d'activité somnambulique s'appliquant au mode après la mort, est donc parfaitement légitime.

L'apôtre Paul s'exprime conformément à la simultanéité des deux personnes de notre sujet, lorsqu'il s'écrie : nous cheminons (déjà ici bas) sur la terre, dans le ciel (1). N'est-il pas dès lors

(1) *Épître aux Phil.*, 3, 20.

très vraisemblable que notre être transcendant puisse devenir exceptionnellement l'objet de l'expérience ? Nous ne pouvons pas nous différencier en deux moitiés totalement séparées ; car ce qui les sépare est une limite mobile. Or, le trait caractéristique des fonctions transcendantes serait l'impossibilité de les faire dériver des conditions corporelles ; elles ne deviennent objet de l'expérience qu'avec la suppression du mode d'existence terrestre. Mais en vertu de la simultanéité des deux moitiés de notre être, nous pouvons conclure de ses fonctions celles que nous aurons après la mort. La naissance terrestre n'est pas une mort transcendante, la mort terrestre n'est pas une naissance transcendante ; la naissance et la mort concernent notre être corporel seul ; l'être transcendant n'en est pas affecté. Il doit être essentiellement après la mort, qui ne change rien en lui, le même qu'il apparaît exceptionnellement pendant la vie.

Fichte, le jeune, dit : « Une description déterminée à l'avance et un tableau de nos états futurs est chose impossible et même absurde, parce que tous les points de comparaison, dont nous pourrions le doter, sont visiblement et certainement empruntés aux modes actuels de notre conscience sensible, que la mort nous ravit précisément, et qui pour cela même n'ont rien de commun avec notre mode futur de perception. C'est pourquoi nous ne pouvons déterminer nos états futurs que par une conception négative, un dépouillement entier de notre sensibilité (1). » Cela est exact, les fonctions futures ne peuvent être expliquées ; la vue à distance, par exemple n'est pas au fond une expression entièrement adéquate. Ces fonctions, en réalité, ne peuvent être déterminées que par leur côté négatif, comme la cessation de la sensibilité, la séparation du corps ; mais cela ne nous empêche pas de leur chercher des analogies dans la vie actuelle, quelque inexplicables qu'elles soient elles-mêmes.

Ces analogies nous sont aussi fournies par les conditions négatives de l'entrée en scène de l'activité transcendante qui consiste précisément dans la disparition de la sensibilité. C'est pourquoi on a appelé de tout temps le sommeil un frère de la mort, et il l'est en effet en tant que c'est dans le sommeil par la rétrogradation de la limite de la sensibilité que nous voyons apparaître les premières manifestations des fonctions transcendantes. Leur plus haute manifestation apparaît dans l'extase, dont la condition négative, l'anesthésie est aussi la principale, puisque l'extatique, au point de vue corporel, ressemble à un mort.

(1) Fichte, *Anthropologie*, 361.

Il n'y a pas d'autre méthode pour conclure, au sujet de l'état futur, quelles sont dans l'état présent les traces déjà ébauchées de ce même état futur.

Ce procédé est tout à fait légitime, parce que ces traces, à cause de leur indépendance du corps, semblent très propres à être attribuées à la vie future, car elles n'acquièrent une signification et un sens qu'en les considérant comme susceptibles de gagner en intensité après la mort; et parce qu'il n'y a pas de raison pour négliger entièrement ces traits si en harmonie avec une vie future. Admettre un troisième mode d'existence, que l'on acquèrerait après la mort, ne pourrait être que l'œuvre de l'imagination.

En réalité, tous ceux qui ont étudié la psychologie transcendante se sont servis spontanément de tous ces faits pour en arriver à notre état futur. Ainsi Plutarque quand il appelle le sommeil « les petits mystères de la mort » — τον ύπνον είναι τὰ μικρὰ τοῦ θανάτου μυστήρια (1).

Cette sentence, dont l'ouvrage de Splittgerber (2) peut être considéré comme le développement, s'applique en réalité déjà au sommeil ordinaire, mais surtout au sommeil somnambulique. Elle acquiert une importance spéciale particulièrement dans la bouche de Plutarque, qui, comme grand-prêtre de Delphes, pouvait observer le somnambulisme chez les femmes prophètes. Le poète latin, Aurelius Prudentius Clemens, qui semble avoir connu, lui aussi, très exactement le somnambulisme, en concluait l'état futur : « Doutez-vous que l'âme puisse jeter un coup d'œil pénétrant sur les objets cachés au corps, puisque souvent, quand un sommeil bienfaisant ferme nos yeux, l'âme, pleine de vie, en dirigeant ses regards par la simple force de sa volonté sur les plaines et les mers, peut voir des choses et des lieux éloignés ? Puisque l'âme a pendant la vie un regard si étendu, que sera-ce quand elle aura laissé dans le tombeau sa dépouille mortelle ? (3) »

Pour arriver de suite à l'époque moderne, Schelling a, lui aussi, reconnu la haute signification du somnambulisme pour la question de l'immortalité. Il dit que dans le sommeil éveillé une élévation spirituelle et une délivrance partielle de l'âme du corps est possible, comme cela n'a jamais lieu dans l'état normal, et que de cette libération de la puissance du corps extérieur découle cette insensibilité complète à la douleur et ce sentiment délicieux qui comble souvent de la plus haute volupté ceux qui souffraient aupa-

(1) *Plutarch., Cons. ad Appoll., c. 12.*

(2) *Schlaf und Tod, Sommeil et mort.*

(3) *Aurelius Prudentius, De integritate animæ.*

ravant. Puisque cet état est déjà possible dans la vie terrestre, puisque chez les somnambules tout révèle la conscience la plus élevée, comme si tout leur être était concentré en un seul foyer, unissant en lui-même le passé, le présent et l'avenir; puisque, bien loin de perdre le souvenir, le passé comme l'avenir s'illumine souvent pour eux d'une façon remarquable, ne s'ensuit-il pas, — demande Schelling, — que l'essence spirituelle de notre corporéité, qui nous suit à la mort, était déjà présente en nous antérieurement; que cette essence n'apparaît pas alors pour la première fois, mais est simplement délivrée et qu'elle se révèle dans toute son originalité, aussitôt que les sens et les liens de la vie ne l'enchaînent plus au monde extérieur (1)?

Il dit plus loin que l'état après la mort est plus réel que l'état terrestre; parce que dans cette vie l'accidentel se trouvant mêlé à l'essentiel, ce dernier en est, par là même, affaibli. Il appelle déjà du nom même de clairvoyance cet état interne futur.

Quand l'esprit est délivré de ce qu'il y a d'accidentel dans la vie terrestre, il n'est plus que vie et force; le méchant est encore plus méchant, et le bon est encore meilleur (2). Son élève, le conseiller aulique, Beckers, qui a, lui aussi, fait des expériences personnelles dans ce domaine, aboutit aux mêmes vues (3). L'expérience d'un état appelé avec raison supérieur est donnée par les phénomènes magnétiques. Notre état, après la mort, peut être comparé avec ce dernier, qui serait une clairvoyance non interrompue: « Pendant longtemps encore, il pourra nous être difficile d'expliquer ces phénomènes. Mais n'est-ce pas déjà une acquisition précieuse de savoir que cette délivrance relative de l'âme d'avec le corps est parfaitement possible, et qu'un sentiment si marqué de plaisir et de béatitude s'y trouve lié, sentiment tel que nous n'en éprouvons jamais de semblable, ni dans les états ordinaires de la veille, ni dans ceux du sommeil. Et ne faut-il pas, en outre, faire entrer ici fortement en ligne de compte l'expérience incontestable que c'est précisément dans les états du plus pur somnambulisme que se révèle de la façon la plus intime, la plus inébranlable, la conviction de la permanence personnelle après la mort, comme elle ne se manifeste jamais dans la pleine conscience ordinaire?

Il y a plus, on ne peut, selon nous, citer un seul exemple de négation ou de doute au sujet de cette permanence, qui se soit manifesté même pendant les extases le plus troublées et les plus

(1) Schelling, I, 9, 66, 67.

(2) Schelling, I, 7, 477.

(3) *La double vie spirituelle.*

maladives? Aussi qu'y a-t-il de plus raisonnable que l'analogie entre ces manifestations et l'état après la mort? Si déjà alors, malgré l'affranchissement imparfait du monde extérieur, l'intimité de la conscience se révèle à un si haut degré, l'action de la mort sur cette conscience ne devrait-elle pas être, elle aussi, plus recueillante que dispersante, plus intensive qu'extensive (Schelling, I, 9, 67). Et cette intimité la plus puissante de la conscience ne devrait-elle pas être précisément l'état dans lequel les meilleurs passent après la mort? (Schelling, I, 9, 70) (1). »

En effet, nous devons donner la plus grande importance aux révélations des somnambules. Car si la simple description de ces états nous conduit déjà à la conclusion que la psychologie transcendante est celle de la vie future, la circonstance que la conviction de l'immortalité est plus forte précisément chez les somnambules qui ont expérimenté cet état en eux-mêmes, doit nous fortifier encore plus dans la croyance qu'on peut comparer les états les plus purs du somnambulisme avec notre état futur.

J'ai déjà, dans la *Philosophie de la mystique*, proposé l'expérience de plonger dans l'état somnambulique le matérialiste le plus convaincu pour obtenir de lui-même la confession de son erreur. Je ne doute nullement de la réussite de l'expérience; mais celle-ci n'aurait de force démonstrative qu'en éliminant toute possibilité d'un transfert de la pensée. Et si l'on rendait attentif notre homme aux opinions contraires exposées dans ses œuvres, il parlerait probablement de son *alter ego*, de son moi terrestre, d'une façon peu respectueuse, comme s'il s'agissait d'une troisième personne!

Nous ne devons certainement pas pour cela attribuer une valeur excessive aux états somnambuliques et à la preuve analogique relativement à l'état futur. Pendant la vie terrestre, les facultés sensibles sont les plus fortes et dominant les transcendantes. Or, l'état dominant est aussi toujours le plus élevé.

Mais considérées en elles-mêmes à l'état de développement et affranchies du corps, les facultés transcendantes sont certainement les plus hautes. Féchner, qui, malgré ses grands services rendus aux sciences naturelles, ce qui pourrait excuser chez lui une certaine partialité, n'a cependant jamais nié les limites de ces sciences, dit au sujet du somnambulisme: « Comme la nature n'élève pas facilement de murs de séparation, nous pouvons penser que, déjà même à présent, se manifestent des états beaucoup plus semblables à ceux de la vie future que les états normaux,

(1) Beckers, la *Doctrine de l'immortalité selon Schelling*, 75.

sans pour autant jamais devenir les états de la vie future aussi longtemps que celle-ci n'a pas commencé. D'autant plus que nous avons actuellement déjà quelque chose en nous qui a seulement besoin d'être élevé, agrandi et affranchi pour donner notre vie future. Nous pourrions aller chercher et trouver ces points de rapprochement dans les cas où par des circonstances spéciales, aux dépens de la lucidité de la vie sensible externe, la vie spirituelle interne s'éveille à un degré extraordinaire et devient capable de fonctions anormales ; surtout quand ces circonstances pour produire la mort n'ont besoin que d'être intensifiées ». A l'objection quotidienne que ces manifestations sont malades, objection reposant sur une confusion entre l'idée de cause et celle de condition, il répond par ces mots : « Ces cas sont réels. Ils restent certainement toujours anormaux dans nos conditions ordinaires, et le caractère maladif qu'ils présentent dans la vie actuelle ne doit point nous empêcher de reconnaître qu'ils ont des rapports avec la vie future. Si un poussin, dans l'œuf, pouvait ouvrir les yeux ou les oreilles et voir rayonner à travers la coquille quelque chose de la lumière extérieure, ou entendre quelque son, ce phénomène serait, lui aussi, morbide pour le poussin et ne conviendrait pas à son développement dans l'œuf ; mais cet état n'est cependant pas maladif, quand, après son passage réel à travers la coquille, il se meut librement dans le règne de la lumière et des sons... La mort endort ou élimine entièrement le corps matériel et réveille entièrement le corps astral, tandis que le somnambulisme n'endort qu'en partie le corps matériel et n'éveille qu'en partie le corps astral ; nous avons ainsi un système qui, par son côté éveillé, appartient moitié à la vie présente, moitié à la vie future, mais en réalité n'appartient à aucune des deux entièrement. En conséquence, il ne peut certainement pas accomplir dans leur totalité les fonctions qui appartiennent à toutes les deux. Cela ne fait pas de doute pour ce qui concerne la vie actuelle, mais cela expliquerait aussi comment les fonctions appartenant en propre à la vie future ne peuvent s'exercer que d'une façon obscure, incomplète et troublée. Le somnambule lucide ne peut plus se mouvoir aisément dans la vie actuelle ; il ne voit pas certaines choses que d'autres voient ; il voit maintes choses que les autres ne voient pas ; il voit et sent plusieurs choses autrement que les autres ne les voient et ne les sentent, parce qu'un certain mode de voir et de sentir se fait déjà jour dans la vie présente, mode qui n'est plus du tout l'objet de la vie présente.

Mais l'inverse est également vrai : de même que sous maints rapports, il ne se trouve plus à son aise dans l'état présent, de

même il ne se trouve pas encore à son aise dans l'au-delà. Il considère encore tout plus ou moins avec les lunettes de la vie présente ; il voit encore tout plus ou moins avec nos vues étroites, qui n'ont plus de vérité pour l'au-delà ou acquièrent une tout autre signification. Les images de la vie présente se mêlent et s'embrouillent d'autant plus facilement avec les réalités de la vie future, que pour celle-ci les réminiscences et les fantaisies offrent toujours une signification plus réelle qu'ici-bas, quoi- qu'elles n'obtiendront une consistance réelle dans la vie future que dans la mesure où elles seront compatibles avec celles des autres esprits.

Nous sommes pour ainsi dire avec un pied seulement dans l'étrier du cheval, qui nous portera un jour à travers un nouveau monde, et, situés un peu plus haut, nous voyons ainsi aussi un peu plus loin que dans l'état et dans la marche ordinaire, mais cette dernière est entravée et la nouvelle n'a pas encore commencé (1).

On doit donc faire un choix au sein de ce mélange des deux états pendant le somnambulisme pour reconnaître ce qui se trouve être une propriété transcendante. A cet état appartient tout ce qui relativement au mode de pensée et d'action se montre être indépendant de l'organisme corporel et pour ce motif ne peut être atteint par la dissolution de l'organisme : ces faits seraient la vue et l'action à distance. Si ces capacités adhéraient à l'organisme elles devraient, comme les capacités normales, s'éteindre peu à peu à mesure que la mort s'approche. Mais il arrive précisément le contraire, c'est pourquoi ces facultés ne doivent se développer entièrement que quand le corps, agissant comme un obstacle seulement, aura été entièrement mis de côté. Nous nous trouvons à la mort de nouveau dans l'ancienne possession que nous avions avant l'incarnation et que, vu la simultanéité des deux moitiés de notre être, nous n'abandonnons pas pendant cette incarnation-ci, mais que nous avons perdue seulement pour la conscience terrestre.

La parenté du somnambulisme avec la mort ne frappe pas seulement l'observateur extérieur, ou magnétiseur, mais aussi l'observateur intérieur ou somnambule. Or, si les capacités transcendantes n'indiquent pas déjà pendant le somnambulisme un affaiblissement mais au contraire une plus grande intensité de l'individualité, ne doit-il pas en être encore bien plus ainsi à la mort ? Sous ce rapport il suffira d'accentuer la simple augmentation de

(1) Fechner, *Zenda-Avesta*, III, 26, 217.

la faculté du souvenir chez les somnambules. Le sentiment de la personnalité n'est pas concevable sans le souvenir ; si au lieu d'être conservées et collectionnées dans la mémoire, nos sensations successives étaient isolées atomiquement notre individualité serait elle-même atomisée. La plus grande intensité du souvenir est donc contemporanément une plus grande intensité de l'individualité ; nous sommes par là assurés de ne pas nous dissoudre panthéistiquement dans le tout par la mort.

Toutes les tentatives faites jusqu'à présent pour démontrer l'immortalité personnelle associée avec le souvenir n'ont pu résister à la critique.

Un seul chemin nous reste ouvert ; il consiste à montrer que nos facultés indépendantes des conditions corporelles augmentent d'intensité même pendant les maladies et à l'approche de la mort. Ne devront-elles pas pour ce motif se développer encore plus librement après la mort ? De cette manière, la même recherche nous dira tout à la fois si nous sommes immortels, et comment nous le sommes.

Ces facultés embrassent aussi le domaine de la volonté se manifestant dès l'abord comme volonté organisatrice, et faisant en conséquence apparaître le corps comme le produit de l'âme. Par là la science voit disparaître sa dernière raison de nier l'existence de l'âme. La science moderne avait pris l'âme en dégoût parce que celle-ci ne lui paraissait concevable que sur une base dualistique, ce qui répugne aux tendances monistiques légitimes de la science même.

Mais si en plus de la pensée l'on attribue à l'âme la faculté organisatrice (base de toute volonté devant passer à l'acte) la définition monistique de l'homme n'est plus en péril ; elle devient possible à un haut degré. Le corps et la conscience dérivent alors d'une base unique qui est le sujet transcendant. Par contre, le monisme matérialiste n'en est pas un en réalité, car son affirmation n'acquiert quelque vraisemblance qu'en reléguant dans le domaine des fables tous les faits de la psychologie transcendante.

Si l'au-delà n'est que l'au-delà de la limite de notre sensibilité (et cela serait le cas si même une quatrième dimension de l'espace devait exister) on peut prévoir aussi comment, par le fait de la mobilité de cette limite déjà pendant la vie éveillée, peuvent se révéler les tout premiers indices de ces facultés transcendantes.

Tel est en effet le cas, aussi bien à propos de la faculté pensante qu'à propos de la faculté organisatrice de l'âme ; c'est pour-

quoi dans la définition de la vie future il faudra étudier ces manifestations. Relativement à la faculté de connaître nous mentionnerons ici les pressentiments. Considérés en eux-mêmes, ils paraissent être une vue à distance affaiblie.

On pourrait alors admettre que, pendant la veille, une vue à distance à demi réussie, est seule possible. Celle-ci, au lieu de devenir une vision vraie, resterait fixée dans la sphère du sentiment comme un simple pressentiment indistinct. Cependant la chose semble se comporter autrement. L'affaiblissement ne nous paraît pas provenir de la demi-réussite de la vision, mais se montrer après, quand une vision à distance, réalisée complètement dans un rêve, s'obscurcit lors de son passage dans la conscience éveillée ; ou bien encore se perd entièrement, en tant que vision, laissant une trace obscure dans la sphère du sentiment.

La vie du sommeil paraît plus propre à fournir une entière vision à distance que la vie éveillée une demi-vision seulement ; en outre ces pressentiments sont souvent associés avec le souvenir d'un rêve antérieur, et ce souvenir imparfait, qui plus souvent même fait entièrement défaut, explique très bien cet affaiblissement. Je me réserve de traiter plus tard ce sujet dans une brochure à part, et je ne veux mentionner ici brièvement qu'un cas très récent relatif à la catastrophe du Roi de Bavière et qui mérite d'être conservé : quelques jours avant que le D^r de Gûdden se rendit à Hohenschwangau près du Roi Louis I^{er} (on n'avait pas eu jusqu'alors l'idée de l'emmener au château de Berg, ce qui ne fut résolu que plus tard), le docteur arriva tout troublé au déjeuner, et raconta à sa femme que pendant la nuit entière il avait été poursuivi par un rêve, où il se voyait combattant avec un homme dans l'eau. La veuve du docteur de Gûdden en fit part à la délégation de la société anthropologique de Munich qui vint lui présenter ses condoléances. Le professeur W., qui avait fait partie de la délégation, en donna communication à la Société, et, comme je l'ai appris d'un des assistants, on peut considérer ce fait comme des mieux établis. Il est ici passablement évident que le docteur de Gûdden eut un rêve, une vision à distance complète, dont l'effet puissant sur la sensibilité rendit possible, même après le réveil, la conservation de ce souvenir, sauf que la personnalité du roi devint malheureusement indistincte sous la forme d'un homme en général. Si l'affaiblissement eût encore progressé et si le souvenir de la vision se fût entièrement perdu, l'excitation dans la sphère de la sensibilité eût été transmise, lors du réveil, comme une sombre angoisse avant un

événement futur indéterminé : or c'est là précisément le contenu de la plus part des pressentiments.

Quoiqu'on ne puisse décider, à propos des pressentiments, s'ils tirent leur origine de la vie éveillée, on ne peut en douter, par contre, lorsqu'il s'agit de la lecture de la pensée. Celle-ci ne peut être conçue qu'en apparence comme une vision active dans l'âme d'autrui ; au fond, elle ne peut être qu'une réaction passive de notre âme se passant d'une manière quelconque, même matérielle, vis-à-vis de la pensée étrangère ; c'est-à-dire que la lecture de la pensée n'est, à proprement parler, qu'un transfert de la pensée. Ceci nous indique comment le transfert de la pensée est la langue des esprits.

De même tous les cas de rapport avec les choses du monde extérieur, en tant que ce rapport dépasse la sphère d'action des sens normaux, appartiennent à l'état transcendant. De faibles traces s'en montrent déjà même pendant la veille ; par exemple dans les idiosyncrasies. Les sensitifs sont influencés par les plantes et les métaux autrement que l'homme normal, parce que le plus souvent il ne ressent aucun effet du contact de ces derniers, ou pour mieux dire, parce que chez lui cette action n'est pas assez forte pour dépasser le seuil de la sensibilité. Il y a toujours un diagnostic sensitif des choses, dans tous les cas de ces soi-disant rapports magnétiques, qui peut se manifester affaibli déjà même pendant la veille, soit qu'il s'agisse de pierres, de métaux, de plantes, d'un corps étranger, ou d'une psyché étrangère, comme dans la lecture de la pensée. L'homme normal ne reçoit par ses sens que la connaissance de certaines propriétés des choses, dont l'essence intime se révèle d'avantage aux sensitifs, qui lisent plus ou moins dans leur cœur. C'est pourquoi, en tant qu'esprits, nous devons être soumis à de tout autres influences de la matière qu'en tant qu'hommes vivants.

Nous rencontrons aussi, et déjà pendant la veille, des traces de la fonction organisatrice de l'âme, qui ne se rapportent pas seulement à l'entretien du processus vital en général, mais aussi au choix de la nourriture, à la réparation des accidents organiques, par exemple dans l'instinct de nutrition des animaux, dans les idiosyncrasies de la nourriture pendant la grossesse, et dans la force médicatrice de la nature. La volonté transcendante seule dépasse ici le seuil de la sensibilité ; la connaissance du but reste au-dessous du seuil ; mais dans le somnambulisme on voit clairement que ces manifestations instinctives sont liées à une connaissance ; c'est pourquoi elles peuvent n'être que relativement inconscientes dans la veille. Quand nous serons une fois en posses-

sion d'une méthode curative autopsychique (et les dernières découvertes dans le domaine de l'hypnotisme autorisent cette espérance) nous nous rapprocherons par là de l'état transcendant. Car nous ne pouvons admettre que cette faculté soit inutile dans l'avenir. Si le sujet transcendant n'est pas un esprit pur, et si le monde transcendant n'est pas à proprement parler immatériel, il s'agit alors pour nous d'entretenir, même dans cette vie, l'équilibre entre les relations intérieures de l'organisme et les relations extérieures du monde transcendant, avec cette différence qu'un être dominant volontairement les changements qui se manifestent dans son organisme astral (comme l'hypnotisé ne peut le faire que d'une manière approximative) peut rétablir l'équilibre troublé et être en conséquence son propre médecin. Et nous autres hommes nous avons toutes les raisons possibles d'envier aux esprits cette indépendance aussi longtemps que l'art médical terrestre, se composant de sciences auxiliaires seulement, rend si peu de service.

C'est ainsi que, déjà pendant la veille, nous observons plusieurs facultés transcendantes à l'état embryonnaire. Or, on pourrait admettre que celles-ci sont en nous comme des germes et que la faiblesse de leurs traces ne dépend pas du seuil de la sensibilité, mais de ce qu'elles sont imparfaites en elles-mêmes. D'après cette théorie, nous transporterions, après la mort, dans la vie future seulement, ces germes de facultés transcendantes, au lieu de les voir se développer maintenant. Mais supposé même que cette opinion fût exacte, la question de l'immortalité n'en serait pas modifiée. La nature serait entièrement infidèle à sa loi d'économie, si elle détruisait un être susceptible à un si haut degré de se perfectionner dans son échelle d'ascension individuelle. Ces facultés devraient survivre à la mort même à l'état embryonnaire ; à vrai dire, nous n'entrerions pas dans la vie future développés, mais néanmoins capables de développement, si ce n'est que le point de départ de notre progrès transcendant serait à un degré inférieur. Mais, en fait, l'association de l'âme avec un corps grossièrement matériel est cause que ces facultés ne se manifestent pas autrement que comme des germes et qu'elles paraissent plus ou moins sans but et sans importance. Elles ne sont des embryons que pour la conscience sensible ; considérées en elles-mêmes, elles doivent posséder le plus haut degré atteint dans l'expérience actuelle ; notre développement transcendant commence donc par un degré beaucoup plus élevé que le somnambulisme.

Ce n'est pas en tant que possesseurs de dispositions embryonnaires que nous sommes déjà transcendants pendant cette

vie, mais bien à un titre de beaucoup supérieur. Plus ces facultés doivent être la propriété originaire de notre âme et plus il sera juste de dire que nous ne plongeons pas entièrement avec tout notre être dans l'ordre des choses terrestres. Nous retombons toujours sur cette proposition que notre conscience n'épuise pas notre être tout entier, proposition qui est le *celerum censeo* de la Mystique, soit dans sa forme métaphysique, soit dans sa forme transcendante psychologique. Appliquée à notre vie future, cette proposition nous enseigne que nous survivrons à la mort avec cette partie de notre être qui n'était pas plongée dans le monde terrestre ; mais notre sujet transcendant surgira de la vie terrestre, enrichi de toutes les facultés qui sont devenues notre vraie propriété par l'expérience de la vie, c'est-à-dire en parlant au point de vue terrestre, se sont consolidées comme des tendances inconscientes. La terre est donc pour les esprits une pépinière destinée à favoriser leur développement. Heureux ceux qui utilisent cette pépinière dans l'intérêt de leur sujet transcendant et pas seulement dans celui de leur personne terrestre, phénoménale et transitoire.

Quand nous comparons l'état transcendant avec l'état terrestre, nous ne pouvons considérer la mort que comme un gain.

Aussi deux questions d'autant plus graves se dressent à ce sujet : 1° Il s'agit d'abord de savoir comment nous arrivons à échanger volontairement l'état meilleur de la préexistence avec un état inférieur ; 2° Si cet échange a lieu une fois seulement ou si la réincarnation se réalise.

Plus nous envisageons d'une manière pessimiste la vie terrestre, plus nous sommes certains que l'incarnation est une fonction de l'âme organisatrice, c'est-à-dire un acte volontaire, et plus aussi devient difficile ce premier problème.

Plus la naissance volontaire dans un monde plein de douleurs est énigmatique, plus aussi la répétition de cet acte volontaire ou la réincarnation doit paraître énigmatique. Les deux problèmes se tiennent et on les résout tous les deux par les mêmes considérations.

La forme la plus ancienne de la réincarnation est la transmigration des âmes, et il est notoire que celle-ci se présentait de la façon suivante ; c'est-à-dire que l'âme pouvait renaître même comme animal sur la terre dans des circonstances données et selon l'usage qu'elle avait fait de la vie terrestre.

Cette doctrine est tellement contraire à la conception moderne, qu'il paraît inutile d'insister sur ce point. Nous ne prendrons en considération que la renaissance de l'homme en tant qu'homme. Quelque obscure que puisse apparaître la finalité du monde intel-

ligible, nous devons cependant considérer comme lois fondamentales de tout l'ordre cosmique l'évolution et la conservation de la force, qui sont les plus hauts points de vue de généralisation basés sur les manifestations terrestres.

Au point de vue métaphysique, on pourrait donc considérer les naissances terrestres dans leur processus biologique, comme une série de réincarnations ; on pourrait même concéder la possibilité d'une rétrogradation biologique, en envisageant la réincarnation rétrograde comme un retour au type primordial ; en tout cas on devrait admettre que la nature ne fait pas de sauts et que tout développement s'accomplit d'une manière graduelle et continue.

De la transmigration des âmes est sortie la palingénésie.

Pythagore, du moins, l'a présentée comme la destinée de son propre moi.

Mercure, dont il fut fils sous le nom d'Athalides, lui avait même promis la réminiscence comme trait d'union de ces existences successives. Il fut ensuite un pêcheur de l'île de Delos, nommé Pyrrhus ; plus tard Euphorbe (1), Troyen qui mourut dans un combat singulier avec Ménélas ; dans sa quatrième renaissance, il s'appela Hermotime, et dans la cinquième seulement, il devint le célèbre sage de Samos. Il reconnut dans le temple de Delphes le bouclier qu'il avait porté étant Euphorbe et que Ménélas avait consacré à Minerve après la chute de Troie (2). La religion hindoue, elle aussi, mettait à la place de la transmigration des âmes, la doctrine ésotérique de la palingénésie.

Apollonius interrogé par Jarchas sur ce qu'il avait été dans son existence antérieure, expliqua par l'obscurité de cette vie son manque de réminiscence, à quoi Jarchas lui rappela qu'il avait été pilote, ce qu'Apollonius admit (3). Chez les Gaulois, les druides affirmaient que l'âme se revêtait d'un corps nouveau, non pas sur cette terre, mais dans un monde supérieur.

Au point de vue purement logique, on ne peut rien objecter à la réincarnation. L'âme peut faire un usage réitéré de sa faculté organisatrice, et nous qui ne savons pas comment et pourquoi l'incarnation a lieu, nous ne pouvons par cela même d'ores et déjà rejeter la réincarnation. Au point de vue logique, la conception druidique, elle aussi, est parfaitement admissible. L'âme pourrait s'approprier sur chaque planète le degré correspondant de densité

(1) *Ilias*, XVII, 59.

(2) Aulus Gallius et II — Diog. Laertius, VIII, 8. Philostratus, *Vita Apoll.* II. Max Tyrius, diss. XXVIII. Ovide, *Métam.*, XV, 60. Horace, *Od.*, I, 28, *ad Archysons*. Cicéron *De Offic.*, I, *Jamblicus Vita Pyth.*

(3) Philostratus, *Vita Apoll.*, III, 25.

proportionnelle, comme cela arrive dans les « matérialisations » où nous observons des degrés très différents de densité.

Le principe d'utilité peut s'harmoniser avec la réincarnation. La renaissance ne pourrait être qu'avantageuse, si les dispositions organique et spirituelle se consolident pendant la vie, si notre sujet transcendant recueille les fruits de nos efforts, si enfin personne ne peut prétendre à propos de soi-même et moins encore à propos de la moyenne des hommes que le but à atteindre dans l'existence sur la terre a été réellement obtenu. Que le trait d'union de la réminiscence n'existe pas entre les existences successives et que par là la valeur pédagogique de celles-ci soit perdue, c'est une objection qui ne tient pas; car si nous oublions les événements précédents, nous conservons cependant les tendances acquises qui en proviennent.

On ne peut conclure cependant de tout ce qui précède, que le progrès ait lieu exclusivement dans l'existence corporelle et qu'il ne soit pas possible dans le domaine de la sphère transcendante. Cette conception erronée est celle de la religion bouddhiste; celle-ci nous condamne à une série innombrable d'existences et précipite chaque fois notre être tout entier dans l'engrenage terrestre. Hippolyte Rivail, l'élève de Pestalozzi, qui écrivit sous le nom d'Allan Kardec, parce que, dans une existence précédente, il avait porté ce nom comme paysan breton, a renouvelé la conception bouddhiste et est devenu ainsi le fondateur de l'école spirite française. Ce bouddhisme fait de l'exception la règle en plaçant dans l'existence terrestre le centre de gravité. Nous sommes d'abord, essentiellement, des êtres transcendants et nous le restons même pendant la vie terrestre. Les facultés transcendantes s'y manifestant, seraient stérilisées pour toute la période de la renaissance si l'existence transcendante ne s'entrelaçait pas avec la corporelle. Dans la conception bouddhiste, la simultanéité des deux personnes de notre sujet n'est pas assez accentuée; elle laisse le sujet s'éparpiller sans résidu dans une série indéfinie de personnes. Pendant toute la durée de cette période, le sujet transcendant disparaît; (1) il n'existerait que comme un collier de perles, où viendraient se ranger les existences particulières. A chaque renaissance, l'âme se replongerait tout entière dans son mode de manifestation terrestre.

La religion bouddhiste a, il est vrai, ce mérite, d'avoir trouvé le mot ésotérique de Palingénésie pour indiquer la transmigration

(1) On pourrait demander à M. du Prel, qui semble vivre dans un monde qui n'est pas celui de l'humanité, s'il fait ses repas avec de la nourriture transcendante. (F. K. G.)

exotérique des âmes ; mais elle ne fournit aucun document à la solution du problème formulé plus haut, d'après lequel l'être transcendant peut être poussé à se jeter volontairement dans le tourbillon des renaissances qui se succèdent sans intervalle. Si le sujet transcendant est plongé chaque fois tout entier dans la forme terrestre, l'héritier conscient des acquisitions terrestres manque d'autant plus que le trait d'union de la réminiscence entre les existences manque complètement. On ne peut se passer de ce pont de la réminiscence qu'en admettant la simultanéité de nos deux personnes ; nous avons seulement alors un sujet qui coordonne sa vie pour son avantage transcendant, le plus souvent au dépens de la personne terrestre ; un sujet qui sciemment entre en possession de l'héritage terrestre et domine du haut de son objectivité toute notre manière d'être terrestre (1).

La conception bouddhiste est au fond purement exotérique. Une doctrine ésotérique devrait être tout autre, et elle ressort aisément de deux considérations résolvant toutes deux notre problème ; savoir : comment le sujet transcendant peut-il se déterminer à échanger son existence relativement béatifique avec celle de notre vallée de larmes.

Nous savons, il est vrai, que le sujet transcendant a de tous autres intérêts que la personne terrestre (ce qui se voit déjà dans notre somnambulisme) et qu'il s'ordonne à soi-même la vie pour son avantage transcendant. Toujours est-il que les motifs d'abstention de cette autoprescription, qui ressortent du pessimisme, doivent être assez affaiblis pour rendre explicable une naissance volontaire.

Dans ce but on peut prendre deux points en considération :

1° Le sujet qui s'incarne se plonge avec une seule partie de son être dans la forme terrestre et reste en même temps transcendant.

2° La vie terrestre n'est qu'un moment pour la vie transcendante, moment espacé par la mesure physiologique du temps.

La première proposition n'a plus besoin d'éclaircissements. Nous avons pendant la vie déjà des facultés mystiques et nous sommes par là même déjà simultanément transcendants, ce qui s'applique aussi bien à chaque incarnation particulière qu'à l'incarnation en général.

Quant à la seconde proposition, j'ai démontré dans ma philosophie de la mystique par l'exemple des rêves dramatiques que la mesure physiologique normale du temps que nous employons pour connaître, ne s'applique pas au sujet transcendant. Dans ces

(1) Le bouddhisme *ésotérique* donne la solution de tous ces problèmes ; M. du Prel n'a pas l'air de s'en douter. (F. K. G.)

rêves une condensation de représentations a lieu, au moyen de laquelle, et pendant un temps minime, se déroule une série si longue de représentations que quand réveillés nous voulons leur appliquer la mesure physiologique normale du temps (qui est ici de nouveau à sa place), nous croyons avoir rêvé pendant des semaines et des mois, tandis que nous savons pertinemment qu'il ne s'agissait que d'un moment.

La durée de la vie terrestre n'est donc pas un argument qui puisse nous empêcher de nous la prescrire à nous-mêmes ; car elle n'est conditionnée par la mesure physiologique que comme par un microscope du temps qui n'a pas de valeur pour notre sujet, qui ordonne.

Quand à l'avantage transcendant de la vie nous ajoutons ces deux considérations, alors seulement l'incarnation volontaire dans le monde du mal devient entièrement explicable et la doctrine bouddhiste comparée avec cette doctrine ésotérique paraît tout à fait exotérique.

(La fin prochainement.)

D' ALFREDO, JORGE, RINALDO.

LA SAGESSE (1)

à F. K. Gaboriau.

Depuis vingt ans, l'Adepté aux prunelles d'extase
Écoutait, recueilli, l'oiseau pieux qui jase
La brise qui s'éploie et la source qui fuit.

C'était sous un grand arbre aux ramures de nuit
Qui semblait, glorieux, dresser dans la lumière
Un enchevêtrement de bras noirs en prière.

Immobilité, les mains en croix, les yeux vitreux
Comme si les rayons n'existaient plus pour eux,
Soir et matin, l'Adepté attendait, en silence,
Qu'à l'Orient magique où le soleil s'élance
Tel qu'un lion royal rugissant de clarté,
Plus claire qu'un soleil jaillit la vérité.

(1) Extrait de *La Chanson des Etoiles*, un volume sous presse. — Paul Ollendorff, éditeur.

Il était bien aimé des choses. Familières,
 Les feuilles en tombant effleuraient ses paupières
 Comme des baisers verts de rameaux attendris ;
 Le zéphyre odorant choyait ses cheveux gris ;
 La rosée égrenait ses perles radieuses
 Dans sa barbe ; et, haussant leurs tigelles joyeuses,
 Très lentement, ainsi que des fronts ingénus,
 Les fleurettes poussaient entre ses orteils nus.

Un jour, au bord du ciel, ses yeux virent éclore
 Une surnaturelle et flamboyante aurore
 Comme si le grand front de Dieu montait vers lui !
 Oh ! jamais Lucifer, là-haut, n'avait tant lui !
 Il frissonna.

Mais, lourds et tremblants de mystère
 Ses deux pieds tout à coup s'attachaient à la terre
 Et ses veines, crevant ses talons enflammés,
 Roulaient son sang vermeil dans les champs animés !
 Le sol était sa chair ! la terre était son être !
 Son cœur lançait la vie aux rocs, et faisait naître
 Toutes les floraisons du printemps glorieux !
 Et des courants allaient, sacrés, mystérieux
 De ses pieds aux coteaux, de son front aux étoiles ;
 Et les volcans lointains crachaient ses propres moelles ;
 Et les oiseaux chantaient sa joie, et les torrents
 Précipitaient les flots de ses grands yeux pleurants ;
 Il était en tous lieux, il était plante, et sable,
 Et pierre, et fleurs, et mousse, et tout l'impérissable
 Grouillement des vivants et des morts ; il était
 Le globe formidable et lourd qui gravitait ;
 Il était les passants de la route ; et les nues
 Semblaient le manteau blanc de ses épaules nues ;
 Il était la grande Ame éparse en mille corps ;
 Les ailes dans l'azur s'ouvraient pour ses essors ;
 Il était la forêt murmurante, et les seigles
 Qui frissonnaient au vent, et, lorsque les grands aigles
 Enlevaient des agneaux, ses épaules saignaient

Comme si c'eût été sa chair qu'ils étreignaient.

*La planète en retour envahissait son être.
L'Adepté, dans son cœur fervent put reconnaître
Le feu central du globe ; il vit les futurs nids
Émerveiller son front de concerts infinis ;
Les arbres dans son flanc enfonçaient leurs racines,
Il sentait sa douleur pleurer dans leurs résines
Et sa béatitude éclater sous leurs troncs
Dans un rire candide et blanc de liserons.
Il se voyait fleurir au soleil ; ses paroles
S'envolaient de sa bouche ainsi que des corolles ;
Sa pensée embaumait et, le long des chemins,
Les petits chevreaux noirs voulaient brouter ses mains.
Il se trouvait chéri par la nature entière :
Pour lui des baisers bleus vibraient dans la lumière,
Des caresses passaient dans le vent, les oiseaux
Se posaient sur ses doigts comme sur des roseaux,
Les serpents s'endormaient, enroulés à son buste,
Et l'on voyait parfois un tendre et svelte arbuste,
Timidement, avec des grâces de berger,
Lui tendre des fruits mûrs comme pour l'héberger.
C'était le fraternel amant des créatures,
Il partageait leur joie, il avait leurs tortures,
De son cerveau partaient les nerfs de l'univers,
Il souffrait dans son cœur quand les âpres piverts
Plongeaient leurs becs aigus dans les fibres des plantes,
Et quand, au ciel neigeux, les lanières cinglantes
Que brandit l'aquilon venaient le lacérer,
Les arbres amicaux se mettaient à pleurer.*

*Et, le jour de sa mort, l'Adepté aux mèches blanches
Crut entendre sa voix qui chantait dans les branches
Comme un vol de ramiers sonores et plaintifs.*

Et cette voix disait aux hommes attentifs :

« Souvenez-vous que tous, par des nœuds de mystère,
 Vous êtes comme moi rattachés à la Terre ;
 Chaque être est un lambeau du grand Être divin ;
 Pierre, vous êtes Jean : aimez-le donc sans fin,
 Aimez tout ce qui vit. L'Égoïsme est un leurre :
 C'est notre âme qui souffre en tout homme qui pleure.
 Le monde est solidaire, amis : faites le bien.
 Guérir le mal d'autrui c'est apaiser le sien.
 Soyez bons, soyez doux aux animaux, aux choses,
 C'est un peu notre chair qui saigne dans les roses,
 Et notre espoir qui chante au sein des rameaux verts.
 Aimez tout l'univers, étant tout l'univers !
 Et les choses auront pour vos faces meurtries
 Des consolations très douces ; attendries
 Les brises baiseron vos cheveux ; les vergers,
 Timidement, avec des grâces de bergers,
 Vous donneront des fruits ; et toute la nature,
 Quand votre âme fuira vers l'étoile future
 Où l'homme juste et bon doit un jour reflourir,
 Sanglotera d'amour en vous sentant mourir. »

JEAN RAMEAU.

PENSÉES

J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien, comme le bien ne faisait pas de bruit (*Saint-Martin, le théosophe*).

A la manière dont les gens du monde passent leur temps, on dirait qu'ils ont peur de n'être pas assez bêtes (*Idem*).

Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, il faut avoir de la spiritualité (*Idem*).

Ce n'est pas la tête qu'il faut se casser pour avancer dans la carrière de la vérité, c'est le cœur (*Idem*).

La parole que l'on garde n'en devient que plus forte, car rien n'affermirait l'homme comme le silence (*Idem*).

FAITS ET NOUVELLES

A propos du moteur Keeley.—Il y a deux ans, à Wurtzbourg, M^{re} Blavatsky causait avec plusieurs personnes de la nouvelle force découverte par M. Keeley, et prédisait, au nom des Adeptes, qu'il n'en trouverait jamais le dernier mot. « Je ne crois pas, disait-elle, qu'il y ait perte financière : M. Keeley pourra appliquer sa force, ou plutôt une de ses formes, à divers usages industriels, par exemple à la traction de tramways. Mais la force intérieure et personnelle à laquelle il doit son invention, pourrait le conduire à une découverte autrement redoutable, qui lui permettrait de détruire la moitié du monde. Le savant Américain deviendra célèbre, mais dans une autre voie que celle où il est engagé. » On riait alors de cette prédiction et quelqu'un faisait remarquer à M^{re} Blavatsky que, les appareils étant en voie de construction, l'application de la force inter-atomique n'était plus qu'une affaire de temps. Le compte-rendu de la dernière réunion des actionnaires de la *Keeley Motor Company* (14 décembre 1887), justifie pleinement les paroles de M^{re} Blavatsky. Il résulte en effet, des déclarations faites à ce meeting :

1° « Qu'il est hors de doute, et absolument démontré que M. Keeley a découvert une force nouvelle. »

2° Que M. Keeley, ayant construit divers engins pour l'application de cette force, n'a pu réussir à en construire un qui lui permette d'en être maître et de la régulariser, ni de « renverser la vapeur. »

3° Que M. Keeley a depuis un certain temps, et sans en rien dire à personne, entrepris ses recherches sur une base toute nouvelle. Il a renoncé à l'emploi de l'eau pour produire ce qu'il appelle le pouvoir vaporique, n'ayant pu obtenir l'équivalent mécanique de ce pouvoir. « Ce n'est pas le moment, dit-il, d'entreprendre l'explication théorique et scientifique de mes recherches dans une nouvelle direction. Tout ce que je puis dire, c'est que la base de tout mon système est la *sympathie des vibrations*. Tandis que jusqu'à une époque récente, j'avais employé la vibration sympathique dans le but de libérer un produit vapeurux ou étherique, mes expériences récentes ont été restreintes à l'étude d'une nouvelle forme de force que j'ai découverte, et que, faute d'un meilleur terme, j'appellerai *Attraction négative* ou *Attraction sympathique*. Je dois ajouter que les deux formes différentes de cette force, ainsi que les phénomènes qu'elles produisent, sont tout le contraire l'une de l'autre. »

4° « Cependant, comme tout est bien qui finit bien, et comme mes expériences dans la nouvelle direction ont pleinement réussi, la supercherie que j'ai employée en tenant ce changement secret, peut m'être pardonnée par tous les intéressés. »

Un mot de Saint Martin à propos de magnétisme. — « J'eus un jour une conférence sur le magnétisme animal, avec M. Bailly, devenu depuis maire de Paris. Il avait été un des commissaires nommés par le Roi pour examiner ce phénomène, et avait signé le misérable compte que la Commission en rendit. Lorsque pour lui persuader l'existence du pouvoir magnétique, sans soupçon de fourberie de la part des malades, je lui citai les chevaux que l'on traitait alors à Charenton par ce procédé, il me dit : Que savez-vous si les chevaux ne pensent pas ? Au lieu de profiter avec modestie de l'avantage qu'il

me donnait sur lui, par cette proposition, je lui répondis avec étourderie : « Monsieur, vous êtes bien avancé pour votre âge ». — Saint Martin le théosophe. *Œuvres posthumes* (Tours, 1807).

Crémation. — La Société pour la propagation de la crémation a tenu, à la mairie du huitième arrondissement, rue d'Anjou, sa septième assemblée générale, sous la présidence de M. Bourneville, député.

À l'ouverture de la séance, M. Georges Salomon, secrétaire général, a donné lecture de son rapport et rappelé les origines de la Société. « Il ne nous reste plus maintenant, a-t-il dit en terminant, qu'à solliciter de l'administration supérieure la promulgation du règlement d'administration publique prescrit par l'article 3 de la loi du 15 novembre 1837 sur la liberté des funérailles.

M. Bourneville a alors annoncé que, le matin même, il avait reçu du ministre une lettre le prévenant que le nécessaire avait été fait pour que ce règlement fût bientôt promulgué.

Il a ensuite fourni quelques détails intéressants sur ce que l'on pourrait appeler la crémation à l'étranger. En Italie, la mort du docteur Pini, l'un des plus ardents promoteurs de la crémation, a péniblement affecté les partisans de l'incinération. Une agitation qui avait été faite pour obtenir l'autorisation de crémier le corps de Garibaldi n'a pas abouti. Le gouvernement, craignant que cette cérémonie ne donnât lieu à des troubles, n'a pas permis d'incinérer le grand patriote italien.

En Hollande il se fonde chaque jour, pour ainsi dire, de nouvelles sociétés pour la propagation de la crémation. En Angleterre, bien qu'il n'existe aucune loi le permettant, on procède assez souvent à des incinérations au crématoire de Woking, près de Londres.

En terminant, M. Bourneville a exprimé le vœu qu'un grand congrès international de crémation ait lieu en 1889. « Nous célébrerons en même temps, a-t-il ajouté, le centenaire de la crémation en France, car c'est en 1789 que, pour la première fois, dans notre pays, le comte Frochot, préfet de la Seine, a accordé l'autorisation de se faire incinérer. »

Une longue discussion s'est ensuite engagée sur le plus ou le moins de fréquence à donner aux réunions, et M. Maret-Leriche a fait à l'assistance la communication suivante :

« J'ai demandé au général qui commande nos troupes au Tonkin l'autorisation de pratiquer là-bas la crémation, de façon à pouvoir ramener en France les cendres de nos soldats. Le général m'a fait cette réponse caractéristique : « Ce n'est pas l'habitude ! Il a ajouté qu'il n'avait pas, du reste, mission pour parler de cela au résident général. Je prie la Société de vouloir bien m'appuyer dans cette entreprise. »

M. Bourneville a répondu que la question serait étudiée par le comité de la Société, et l'assemblée s'est séparée après avoir voté un ordre du jour par lequel elle sollicite du conseil municipal « l'érection, à bref délai, d'un crématoire digne de la capitale ».

L'Hypnotisme au tribunal. — Au village de Tolox, dans la province de Malaga, on a découvert récemment une secte de fanatiques religieux dont le mode d'existence a provoqué une intervention de la justice.

Les dévots et dévotes de cette religion sont persuadés que le meilleur moyen d'être agréable à Dieu est de s'occuper des affaires de ce monde dans le costume primitif d'Adam et d'Ève, avant le péché. C'est ici que la justice, dans l'intérêt de la moralité publique, a crié halte.

Au cours du procès il a été constaté que les femmes de cette secte peu habillée se faisaient des stigmates aux mains, aux pieds et à la poitrine. Le tribunal a jugé utile de soumettre quelques-uns des accusés à des expériences d'hypnotisme, qui ont vivement intéressé le public. Dans presque chaque cas les spécialistes ont eu affaire à d'excellents « sujets ».

Un de ces derniers, alors qu'il se trouvait sous l'influence de la suggestion, a été invité à transpirer, et presque aussitôt on l'a vu se couvrir d'une abondante sueur. Un autre, à qui on a dit de gravir une haute montagne, s'est mis à travailler des jambes comme s'il se livrait, en effet, à une ascension pénible. Il a fini par perdre haleine, et lorsqu'on lui a dit qu'il était arrivé et pouvait se reposer, il a paru ne se remettre que lentement de sa fatigue.

(*Moniteur spirite*).

CONFÉRENCES, THÉÂTRES

A propos de l'hypnotisme au théâtre. — La Renaissance a donné une comédie en trois actes, intitulée *Hypnotisé*, de MM. de Najac et Al. Millaud. On reproche généralement à cette comédie de n'avoir pu trouver dans les données de l'hypnotisme l'élément comique nécessaire à la scène; l'hypnotisme, paraît-il, se prêterait mieux au drame. Quoi qu'il en soit, le compte rendu de la pièce a fourni à M. Lemaître, critique aux *Débats*, la jolie digression suivante :

« Ce charlatanisme ou cette crédulité et cette involontaire mascarade de la science, largement raillés par Molière, mais fort renouvelés depuis le *Malade imaginaire*; les rivalités des marchands d'orviétan scientifique (plus plaisants encore quand ils y eroient), tout cela est éminemment matière à comédie; et c'est parce qu'il y a quelque chose de cela dans le premier acte de MM. de Najac et Millaud que ce premier acte m'a paru le meilleur des trois.

« N'allez pas, maintenant, me prêter cette pensée que le monde est clair pour nous comme eau de roche, ni m'accuser de nier l'inconnu que nous portons dans notre chair et dans notre âme, et quel mystère nous nous sommes les uns aux autres et à nous-mêmes. Le mystère, nous vivons, nous nous mouvons en lui. La « suggestion », ce mystère de la sensibilité et de la personnalité, nous la retrouvons partout. Suggestion, la poésie; suggestion, l'éloquence; suggestion, l'autorité; suggestion, l'amour, qui fait qu'un être est envahi tout entier par la vision d'un autre être et vit par lui et se subordonne entièrement à lui. Sans la suggestion, sans la communication des âmes entre elles et sans les échanges momentanés de personnalités, l'humanité ne vivrait pas un jour. La suggestion proprement dite, comme l'entendent ceux qui étudient aujourd'hui les maladies nerveuses, n'est qu'un cas particulier de cette universelle suggestion que Rabelais décrit si magnifiquement dans son chapitre sur les « debteurs et emprunteurs ». Et quand on y songe, ces « cas particuliers », ces « miracles », ne sont presque pas plus étranges que le train ordinaire et normal des choses. Mais enfin, je le veux bien, il y a encore, dans le mystère, des mystères. Qui n'a aimé? Qui n'a eu des pressentiments? Qui n'a eu des réminiscences qu'il ne pouvait préciser et dont il poursuivait la fuite douloureusement? Qui n'a senti agir en lui, à certains moments, une volonté qui lui était étrangère? Qui n'a douté, parfois, de la réalité des choses extérieures, et de la stabilité même des lois de la perception? Ces troubles et ces perversions de la sensibilité et de l'intelligence; ces états de l'être humain, qu'il nous plait d'appeler anormaux et qui sont peut être simplement exceptionnels; ces commencements de folie dont nous ne sommes pas sûrs qu'ils soient folie en effet, et que notre empirisme seul qualifie ainsi..., des écrivains ont su nous les décrire avec puissance: Edgar Poë, Hoffmann, — et j'ajoute Paul Hervieu, qui me paraît bien être de leur famille... Pour en revenir à mon sujet, l'hypnotisme est donc bien matière d'art, mais matière bonne pour le livre qui analyse, et

qui, d'autre part, admet les demi-teintes, voire les demi-ténébres, et la description du « je ne sais quoi », non pour le théâtre qui a besoin d'action et de clarté.

« Cependant, — qui sait ? — un temps viendra peut-être où les lois de l'hypnotisme étant mieux connues et définies, ce qui paraît mystérieux aujourd'hui semblera tout naturel et tout simple. Même on utilisera l'insensibilité produite par cet étrange sommeil, et surtout cette substitution complète d'une volonté à une autre qui s'appelle la suggestion. Les crimes accomplis par elle seront prévus et punis par les Codes. Et, d'un autre côté, l'obéissance entière, inflexible, imperturbable que crée la suggestion constituant un agent d'action d'une force incalculable, on s'en servira pour de grandes œuvres d'intérêt privé ou public, et l'on arrivera ainsi à des résultats où ne peut permettre d'atteindre la soumission incertaine et intermittente que les sages, les savants et les conducteurs de peuples obtiennent à grand-peine des êtres inférieurs. Le rêve qu'a souvent fait M. Renan d'une humanité dominée tout entière par une aristocratie intellectuelle se trouvera réalisée, non plus par la terreur ni par la puissance irrésistible des moyens de répression matérielle, mais par l'hypnotisme et la suggestion. Et alors, on pourra dire que les hommes supérieurs portent réellement en eux la conscience, la volonté et l'âme de l'univers. Ce ne sera plus là une métaphore, mais l'exacte expression de la vérité. Comme les magies auront le pouvoir de substituer, quand il leur plaira, leur âme à celle des autres créatures humaines, l'âme des magies existera seule : le monde entier ne sera qu'un prolongement et une dépendance de leur organisme. Ils pétriront le monde à leur gré et selon leur idéal. Ils seront dieux. Seulement, de temps à autre, et pour que le spectacle de la terre conserve quelque variété, ils suspendront leur action, et laisseront les simples, les faibles et les ignorants vivre de leur vie propre et suivre leur instinct dans ce qu'il aura d'innocent. Mais ils n'en tiendront pas moins l'humble humanité dans leur main, et la ressaisiront au premier mouvement qu'elle fera pour leur échapper. Et ainsi le but de l'univers, si toutefois l'univers a un but, semblera atteint. Et je ne dis point que ce sera folâtre... Mais, dans ce temps-là, M. Albert Millaud n'écrira plus de vaudeville, et je crois bien qu'il n'y aura plus de théâtre. »

Institut Magnétologique de Paris. — Extraits des statuts de l'Institut magnétologique, fondé pour l'étude du magnétisme et du somnambulisme, le 6 Novembre 1885, par M. Louis Auffinger, ancien secrétaire du baron du Potet.

Conditions d'admission dans la Société :

Il est prélevé un droit de 2 francs payables en entrant dans l'Institut et donnant droit à l'insigne de Sociétaire.

La cotisation mensuelle est de 1 franc, payable chaque mois.

Les membres correspondants payent par trimestre et d'avance à raison d'un franc par mois. Ils ont droit aux mêmes privilèges et prérogatives que les membres actifs.

Les dames sont reçues membres de l'Institut aux mêmes conditions que les Messieurs.

Trois mois de retard dans le paiement des cotisations entraînent d'urgence la radiation ou exclusion du délinquant.

— Les demandes d'admission doivent être adressées au président, 15, rue du Four-Saint-Germain, à Paris.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Les Mystères de la Science, par Louis Figuiet (librairie illustrée, Paris ; prix, 20 fr.)

Il existe de nos jours un savant qui a déclaré une guerre implacable au mystère sous toutes ses formes. Nous ne pouvons que féliciter M. Louis Figuiet pour l'érudition qu'il déploie dans ses recherches, tout en regrettant qu'elles ne soient pas couronnées d'un légitime succès. Dès 1854, il prend corps à corps l'Alchimie et parvient à en montrer l'existence irréfutable en voulant ne voir partout que dupes et dupés (1). Aujourd'hui c'est au cœur du mystérieux qu'il s'attaque en abordant l'étude du Magnétisme, du Spiritisme et de l'Hypnotisme. Est-il vrai que la Science reste muette devant ces phénomènes ? Non ! répond M. Figuiet, et il se fait fort de prouver en 712 pages que « toutes les incarnations du merveilleux sont susceptibles d'une même explication, d'une explication naturelle empruntée à la médecine et à la physique ».

La tentative serait, certes, assez intéressante pour mériter toute notre attention, si la méthode que l'auteur a suivie était exempte de défauts. Il est très facile d'expliquer les prodiges du Cagliostro en disant, avec l'inquisition, que ces phénomènes n'étaient que le fruit d'habiles jongleurs, il est facile d'expliquer les « coups frappés » des Spiritistes par l'action du long péronier latéral du médium, mais pourquoi ne pas parler des cas embarrassants ?

Passer sous silence les expériences de Crookes, les études de Gibier et de tous les observateurs consciencieux, ce n'est pas digne d'un savant.

L'auteur dira peut-être qu'il n'a pas voulu faire un ouvrage de science proprement dit, mais un livre amusant ; c'est encore plus grave. Vous faites un livre destiné à être lu dans toutes les familles et ce livre est rempli à dessein d'une foule d'erreurs et d'omissions ; quelle singulière méthode ! Il me semble qu'il était inutile de créer de nouveaux *mystères* alors qu'il vous fallait les expliquer.

Pourquoi d'autre part classer Elphas Levi parmi les Spiritistes ? C'est comme si l'on considérait Voltaire comme un Jésuite !

Le livre de M. Figuiet est toutefois utile à posséder pour tous les occultistes, vu les beaux portraits et les nombreuses gravures dont il est orné. A ce propos signalons une omission vraiment regrettable : celle des théosophes.

A la suite de Cagliostro et des autres illuminés célèbres, pourquoi ne pas représenter dans un grand dessin Madame Blavatsky recevant une lettre par les moyens occultes ? Quelle belle étude à faire, et quelle superbe occasion d'expliquer ces phénomènes par la physique ou la médecine !

Les Théosophes auraient-ils effrayé M. Figuiet autant que Crookes, qu'il n'en parle pas ?

Outre l'exécution matérielle qui est fort belle, ce livre présente encore une véritable mine de documents, grâce auxquels on peut arriver facilement à des conclusions tout autres que celles de M. Figuiet. C'est là du reste un des avantages de toutes les études de cet auteur sur l'occultisme.

PAPUS.

Il Corriere Spiritico. — Nous avons reçu le prospectus d'une publication spirite publiée sous ce titre par le célèbre jeuneur Succi, à Florence. N'ayant pas reçu ce journal, il nous est impossible d'en rendre compte. Nous lui souhaitons longue vie et articles bien nourris. Le prospectus offre un abon-

(1) Voir le n° 3 du Lotus.

ment en plus par douzaine; on ne dit pas encore si on peut l'échanger contre un flacon de la précieuse liqueur.

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

Toutes communications relatives à la S. T. doivent-êtré adressées désormais, à Madame la comtesse Constance Vachtmeister, 17, Lansdowne road, Notting Hill, Londres, qui a été nommée correspondante générale de la S. en Occident, en l'absence de Miss Arundale, dont le séjour à Rome doit se prolonger. Monsieur Mohini est également à Rome.

Inde. — M^{me} Cooper Oakley, revenue de Madras, nous apprend que la magnifique bibliothèque de la S. T. à Adyar, est devenue un centre d'attraction pour tous les étrangers visitant Madras. On admire surtout les portes (ivoire et bois de santal) et leurs splendides sculptures, la salle des portraits des Adeptes, au rez-de-chaussée, l'immense salle des manuscrits sanscrits, et au premier, la bibliothèque européenne, à laquelle il a été fait don de plus de 400 volumes. Les personnes qui désireraient envoyer des volumes sont priées de s'adresser soit à la comtesse Vachtmeister, soit directement à Adyar.

Un Raja indien (maharaja Durbungha), vient de doter la Société théosophique d'Adyar d'une somme de 25,000 roupies; soit environ 3,500 fr. de revenu.

— La convention annuelle d'Adyar a eu lieu les 27, 28 et 29 décembre; cent vingt-sept branches s'y trouvaient représentées par leurs délégués. Le *Theosophist* de janvier donne les détails de cette réunion importante, et nous publierons le discours prononcé par notre Président-Fondateur, en cette circonstance. A la présente date on comptait cent cinquante-sept branches réparties sur toute la surface du globe: comme on voit, la Société ne cesse de suivre sa marche progressive.

France. — Le 4 février 1888, réunion des membres de l'Isis. Causerie et inscription régulière des membres. Notre ami, Ch. Barlet, venu de province pour quelques jours, se trouvait à cette réunion intime. Nous prions les personnes qui n'ont pas pu y venir et celles qui, par oubli ou erreur, n'auraient pas régularisé leur adhésion, de vouloir bien demander au secrétaire l'extrait du règlement et la feuille de demande qui sont imprimés.

Avis important. — La seule Branche en activité de la Société Théosophique en France est l'*Isis*; elle seule a le nombre de membres nécessaire pour constituer une branche, et est en relations directes et régulières avec la Société-mère d'Adyar. C'est par une erreur inexplicable que le *Theosophist* marque deux branches en France.

La Société théosophique d'Orient et d'Occident n'existe plus depuis plusieurs mois; de sorte que tous les renseignements concernant la Société théosophique, doivent être demandés à l'*Isis*, dont l'organe reconnu est le *Lotus*.

Le Président: L. Dramard. — Vice-Président: A. Froment. — Secrétaires: F. Gaboriau et Collins, anciens membres de la branche précédente à l'exception de M. Gaboriau.

The Theosophist (Le Théosophiste) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et fondée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire de Janvier** (traduction) : *Enseignements travestis* : *Le premier-né d'Ève*, par H. Pratt. — *Les héros de revenants de Guzerat*, par Maurice Fredal. — *La météorologie hindoue : observations faites sur la chute de l'eau, suivant les indications contenues dans le Brihat Samhita*, par J. S. Gadgil. — *Le déclin du Brahmo Samaj*, par D. C. Fenno. — *L'histoire mystique du Japon*, traduite de la version française du Chintai Kiuan. — *Le principe de Polarité*, par Navroji Durabji Khandalvala. — *La source et la valeur des Mystères*, par H. S. Olcott. — *Prañottaratnamatika*, traduit du sanscrit du Sri Sankaracharya. — Correspondance. — Revues de livres. — Rapport général sur la douzième convention de la S. T. avec documents.

Lucifer (texte anglais) : revue mensuelle, dirigée par H. P. Blavatsky et Mabel Collins ; Londres ; Redway, éditeur ; abonnement : 15 fr. **Sommaire de Janvier** (traduction) : **1888**. — *L'Étoile du matin*, par Helen Fagg (poésie). — *Aux lecteurs de Lucifer*. — *Adaptations*. — *Quelques mots sur la vie courante*, par un Maître de sagesse. — *La Fleur et le Fruit* (roman), par Mabel Collins. — *Spéculation*. — *Révolution* (poésies), par M. W. Gale. — *Visions du Crépuscule* (poésie), par W. C. E. Serjeant. — *Esotéricisme du Dogme chrétien*, par l'abbé Roca, traduit du *Lotus*. — *La grande recherche*, par Pilgrim. — *Ce que dit une Rose* (poésie), par Mora. — *L'isolement de l'Adepté* : Commentaires de Lumière sur le Sentier. — *Le Moine blanc* (roman), par Piercy Ross. — *L'Amour avec un Objet*, par Emanuel. — *Maître de soi* (poésie), par Dum Spiro, Spero. — *Revue* : l'humanité posthume de Dasstier. — *Le Sepher Yetzirah*, traduit de l'hébreux. — Le monisme absolu, etc.... *Correspondances*.

Le Sphinx (texte allemand) : revue mensuelle, dirigée par le Dr Hubbe-Schleiden, à Leipzig ; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Janvier 1888** (traduction) : Il y 3,000 ans. — *Hypnotisme et Electricité dans l'Égypte ancienne*, par Franz Lambert. — *Emanuel Swedenborg et ses visions*, par Karl Kiesewetter. — *St-Sylvestre ; à la veille de 1888*, par Karl de Leiningen. — *Transmission de la Pensée* ; rapport du comité de la société psychologique de Munich, par Carl de Prel. — *L'heure des morts ; Superstition ou Science ?* par le Dr Ludwig Kuhlenbeck. — *Gustave-Théodore Fechner*, par Dr Julius Duboc. — *Confession d'un hypnotiseur médecin*, par Dr Liébault. — *Éléments de la Magie* expériences de nos jours, par Gottlieb Ernesti. — *Développement et affranchissement*, par Wilhelm Daniel. — *La doctrine ésotérique selon l'Inde*, par Friedrich Eckstein. — *Notes diverses* : Photographies d'expériences d'hypnotisme. — *Coopération active ; un appel !* — *Reconnaissance de faits spirituels*. — *Qabalah ou Kabbala ?* — *La conscience des fourmis (fable)*. — *Carlyle sur l'Union des âmes*. — *L'état d'après la mort*. *Matérialisme et Naïveté*, etc.

The Platonist (Le Platonicien), revue mensuelle, dirigée par notre frère Th. Johnson, à Osceola, Missouri ; abonnement 15 fr. **Sommaire de Janvier** (traduction) : *Le temple de Seb ; étude sur l'origine de Fidée de temps*, par Robert Brown. — *Les Lettres de Paul*, nouvelle traduction par Myles Coverdale. — *Les auxiliaires pour la perception des natures intelligibles*, par Porphyre, traduit du grec. — *Le Taro*, par T. H. Burgoyne. — *Étome et Univers* (poésie), par Louise A. Off. — *Le Désatir céleste : au grand prophète Abad*, traduit du persan, par Mirza Mohamed Hadi, etc.

Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.